

LA REVUE REFORMEE

Questions apologétiques

Harold O.J. BROWN
Construire nos familles sur le roc ou sur le sable?

Jean-Marc BERTHOUD
Chronologie biblique, chronologies profanes

Texte dévotionnel
Paul-Aimé LANDES
L'action de grâces

N° 238 – 2006/3 – JUIN 2006 – TOME LVII – 5 FOIS/AN



La Revue réformée

publiée par

l'association *LA REVUE RÉFORMÉE*
33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
CCP Marseille 7370 39 U

Comité de rédaction:

R. BERGEY, P. BERTHOUD, G. CAMPBELL, D. COBB, P. COURTHIAL,
J.-M. DAUMAS, F. HAMMANN, M. JOHNER, H. KALLEMEYN et P. WELLS

Editeur: Paul WELLS, D. Th.
pwells@club-internet.fr

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.
Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de théologie réformée
d'Aix-en-Provence, «avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises et Facultés de théologie réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique»;
elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs –
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

CONSTRUIRE NOS FAMILLES SUR LE ROC OU SUR LE SABLE?

Les conséquences malheureuses de présupposés trop vite acceptés

Harold O.J. BROWN*

Des conséquences qu'on n'attendait pas

A L'Abri, en Suisse, Francis A. Schaeffer (1912-1985) essayait, avant tout, dans ses cours, de faire réfléchir le petit groupe d'étudiants passionnés auxquels il s'adressait. Sa version du vieil adage sonnait ainsi: «Cela ne vaut pas la peine de croire à ce qu'on n'a pas d'abord examiné.» Aujourd'hui de nombreux jeunes Américains – et de plus âgés aussi – ne prennent plus au sérieux la foi qui a marqué notre histoire. Le plus souvent, ce n'est pas qu'ils la nient: ils l'ignorent. Mais les conséquences de l'abandon des premières convictions – présupposés – seront les mêmes, quelle que soit la façon dont nous les perdons.

Les Occidentaux du XXI^e siècle jouissent des bienfaits d'une société qui s'est développée alors que certains principes bibliques étaient considérés comme fondamentaux. La plupart de ces principes n'étaient pas spécifiques au christianisme et au judaïsme: ils étaient reconnus un peu partout. Dans *L'abolition de l'homme*¹, C.S. Lewis utilise le terme chinois *Tao*, la voie,

* Après avoir été pasteur en Suisse, H.O.J. Brown est professeur émérite de théologie systématique à Trinity Evangelical Divinity School, à Deerfield, Illinois. Cet article a été publié dans *The Religion and Society Report*, 22 (2005:5), et traduit par J.-M. Bréchet.

1. C.S. Lewis, *The Abolition of Man* (New York: Harper Collins, 2001).

pour désigner cet ensemble de principes partagés par la plupart des races humaines au cours de l'histoire. L'idée directrice de cet ouvrage est la conviction que, lorsque ce *Tao* est abandonné, la société perd le nord et finit par se désintégrer et s'écrouler. Actuellement, aux Etats-Unis, comme en Europe, on rejette systématiquement le vieux *Tao*, en disant que, puisqu'il découle d'une religion, le christianisme, et puisque la Constitution interdit de promouvoir toute religion, on doit s'efforcer de bannir la religion elle-même et tout ce qui en découle.

Quelles seront les conséquences de ce bannissement? Aujourd'hui, de nombreux Occidentaux considèrent les présupposés et les principes de leur passé comme périmés, sectaires et intolérants – si tant est qu'ils s'en souviennent et qu'ils n'ignorent pas, tout simplement, leur existence. Pour l'instant, la société américaine est riche, bien nourrie et divertie en permanence. Les présupposés précédents, si du moins on se les rappelle, sont largement rejettés. On a accepté, implicitement ou explicitement, des présupposés dont les conséquences ne seront certainement pas celles qui sont désirées.

Francis Schaeffer a enseigné à ses étudiants à poser des questions et à être, en même temps, prêts à être questionnés en retour ou, comme il le disait, prêts à «se faire tirer dessus». Cette métaphore est peut-être inopportune à l'âge du terrorisme, mais sa pointe reste valable. Lorsque le sort des individus et des nations peut dépendre d'une seule décision comme, par exemple, entrer en guerre ou préserver la paix, il convient d'examiner ses présupposés² et de se demander quelles en sont les conséquences sur l'action. Cela est important. Jésus a demandé à ses disciples: «Quel roi, s'il part pour s'engager dans une guerre contre un autre roi, ne s'assied pas d'abord pour examiner s'il a le pouvoir avec dix mille hommes de marcher à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille?» (Luc 14.31) Il est insensé d'entreprendre une guerre, un bâtiment ou une affaire sans en évaluer le coût, les risques courus ou la probabilité de réussite.

2. Partage-t-on, par exemple, les sentiments d'un Patrick Henry: «Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort!»

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

Le XX^e siècle a connu de dramatiques situations, non voulues, dues à des présupposés erronés³.

Se rappelle-t-on Adolphe?

Le 1^{er} septembre 1939, l'armée de l'Allemagne, alliée à l'Union soviétique, a envahi la Pologne. Le 22 juin 1941, Hitler a rompu son alliance avec Staline et a envahi l'Union soviétique elle-même. Le 7 décembre 1941, la marine japonaise a attaqué Pearl Harbor, le Japon ayant rejeté la suggestion d'attaquer plutôt l'Union soviétique. Deux jours plus tard, l'Allemagne a déclaré la guerre aux Etats-Unis. Les choses se sont bien déroulées pour les puissances de l'Axe durant près d'une petite année; puis il y a eu Midway, Stalingrad et El Alamein.

Quatre ans et demi plus tard, Adolphe Hitler est mort et l'Allemagne dévastée, conquise et divisée. Quatre mois plus tard, le Japon se rend: ses bateaux de guerre et ses porte-avions sont coulés, ses villes incendiées par des bombes conventionnelles, deux d'entre elles sont anéanties par les premières bombes atomiques, ses usines sont en ruine, ses colonies perdues.

Avec le recul, cette situation n'apparaît pas surprenante, si on considère que deux puissances de taille moyenne sont parties à l'assaut de pratiquement tout le reste du monde. Même si on idéalise de façon romantique la *fureur teutonique* ou les guerriers *samouraï*, le résultat obtenu était prévisible. Pourquoi ne l'a-t-il pas été? Si, passant du milieu du XX^e siècle à aujourd'hui, on se demande pourquoi les leaders, les diplômés des universités les plus prestigieuses ne perçoivent pas les conséquences d'un taux de natalité qui chute, d'une population qui vieillit et de l'arrivée de vagues d'émigrants non assimilés, entrés légalement ou illégalement. La raison pourrait-elle être celle qu'Alexandre Soljenitsyne a donnée lors de l'ouverture à Harvard, en 1978: «Les hommes ont oublié Dieu»? Dans notre société multiculturelle, polyglotte, dominée par la télévision et complexe, on

3. L'action des Américains en Afghanistan et la guerre en Irak ont été lancées avec de bonnes raisons d'espérer réussir. Mais même ainsi, en Irak, la victoire militaire a été contrariée par une violence terroriste persistante.

affirme qu'il est politiquement incorrect d'oser même poser une telle question. Soljenitsyne est devenu *persona non grata* et peut-être le deviendrons-nous aussi si nous partageons sa pensée. Mais a-t-on le droit de présupposer, sans analyse préalable, que la raison donnée par Soljenitsyne n'est pas la bonne?

Hitler s'attendait-il à un désastre en lançant ses forces, à l'ouest et à l'est, contre des nations plus importantes que la sienne? Le premier ministre Tojo, déjà engagé sur terre contre la Chine quatre fois plus peuplée, imaginait-il ce qui est arrivé en lançant ses forces navales et aériennes contre les Etats-Unis et l'Empire britannique? Leurs hommes les plus sages l'avaient-ils prédit? L'Allemagne, comme le Japon, ne manquait pas de scientifiques, d'érudits et de stratégies militaires. Personne n'a-t-il vraiment prévu ce qui est arrivé? Certains l'ont prévu. De nombreux officiers allemands connaissaient trop bien leurs futurs ennemis pour être confiants lorsque l'Allemagne, seule, a attaqué la Pologne, mais les succès étonnantes de la Blitzkrieg de Hitler les ont temporairement aveuglés. Après Moscou en 1941 et, certainement, après El Alamein et Stalingrad en 1942-1943, les jeux étaient faits. Ceux qui avaient gardé les yeux ouverts et qui savaient réfléchir l'ont sûrement compris. Quelqu'un l'a-t-il dit au Führer? Personne ne l'a osé, semble-t-il, et Hitler ne l'a compris lui-même que les tout derniers jours dans son bunker à Berlin, lorsque les villes allemandes étaient en ruine et les tanks soviétiques à la porte.

Le Führer est-il au courant?

«Le Führer est-il au courant?» Telle est la question anxieuse posée par de nombreux et braves Allemands durant les premiers jours du régime nazi, avant qu'il ne devienne évident que le nazisme était mauvais. Le Führer était au clair et voulait la plus grande partie, à quelques détails près, des souffrances que l'on perpétrait sous son autorité. Partant de présupposés faux, il ne s'intéressait guère aux conséquences. Il presupposait que le soldat allemand était invincible et qu'il était lui-même le plus grand général de tous les temps. Les soldats allemands étaient effectivement très bons mais pas invincibles, et Hitler – même s'il avait été le plus grand général de tous les temps, ce qu'il n'était pas –

_____ *Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?*

n'aurait pas pu l'emporter contre la supériorité écrasante de la puissance alliée.

Dans *Mein Kampf*, Hitler a écrit: «Sans un contenu clairement défini, la religiosité manquant de clarté du fait de ses nombreuses facettes est non seulement sans valeur pour la vie humaine, mais contribue probablement à l'effondrement général.»⁴

Sans avoir jamais explicitement renié l'existence de Dieu, Hitler a substitué l'idée de peuple, *das Volk*, à celle de foi en Dieu. Suivant le processus de l'évolution darwinienne et de la survie du mieux adapté, le Volk allemand, c'est-à-dire aryen, a émergé comme étant la forme la plus élaborée de l'humanité. Les lois de la nature ne se limitaient pas à lui permettre, mais l'encourageaient même à continuer d'avancer en abaissant les autres. Les Juifs et d'autres *Untermenschen* (sous-humains) étaient moins bien adaptés pour survivre. Selon son éthique juridique positiviste⁵, Hitler a décidé qu'il avait le droit et même le devoir d'exterminer ceux qu'il pouvait. Il n'a pas anticipé quelles conséquences son présupposé aurait à long terme pour lui-même et pour l'Allemagne.

Ce présupposé intéresse de près un Occident autrefois chrétien, car le darwinisme, sous une forme modernisée, commence à être imposé à l'école et à l'université. Comme feu Carl Sagan l'a écrit dans son livre *Cosmos*: «Le cosmos est tout ce qui existe, tout ce qui a jamais existé et tout ce qui existera.» Toute vie est le produit d'une évolution naturaliste. Il n'y a pas eu de Créateur pour nous créer et il n'y aura pas de Juge auquel des comptes auront à être rendus.

Il est difficile de voir comment un concept du bien peut être établi à la lumière d'une telle conviction. En pratique, on estime que ce qui est est bon et que ce qui advient par évolution est, par définition, meilleur.

4. *Mein Kampf*, 10^e éd. (Munich: Franz Eher et successeurs, 1942), 17, ma traduction. La copie dont je dispose porte une dédicace, écrite à la main, pour un soldat, à Noël 1942, alors que la 6^e armée était encerclée à Stalingrad.

5. Une loi est une bonne loi si elle est bien appliquée, et une loi injuste est une expression dont les termes sont en contradiction l'un avec l'autre (Hans Kelsen).

Le progrès advient par l'évolution et par la survie du mieux adapté.

La guerre de Hitler a entraîné la destruction de l'Allemagne. Contrairement à la guerre de tranchées qu'a été la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale a décimé aussi bien des civils que des militaires. On voit là l'opposé de la survie du mieux adapté. L'Holocauste, l'extermination en masse des Juifs, a fait détester les Allemands sur la terre entière et les jeunes de ce pays ont commencé à avoir honte de leur nationalité. Hier, Hitler a nié l'humanité des Juifs et autres *Untermenschen*⁶ et, en Occident – aux Etats-Unis – sans bien le comprendre, on est près de nier l'humanité elle-même. Or, pour certains, nier Dieu, c'est exalter l'homme et, en définitive, c'est aussi nier l'homme.

«Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui?»⁷

Depuis le début de l'ère chrétienne et, avant elle, chez les Juifs et chez certains Grecs (Hippocrate et Pythagore, par exemple), on croyait que les êtres humains étaient créés à l'image de Dieu (Gn 1,26ss). Comme le professeur John H. Finley junior avait l'habitude de le dire à ses étudiants à Harvard, *L'Iliade* d'Homère enseigne que l'homme «vit sous le regard de Dieu et non selon le *Who's who*». En Amérique, les lois et la vie étaient basées sur ce présupposé fondamental. Lorsque celui-ci est abandonné, la législation change et la vie en souffre. C'est alors, selon Pitirim A. Sorokin,

«la tragédie contemporaine (1941) de l'homme sensé. La «mentalité sensée», l'éthique et les lois ont dépouillé l'homme de son charisme divin et de sa grâce et l'ont réduit à un simple complexe électron-proton ou mécanisme réflexif, vide de toute sainteté ou de valeur propre. En le débarrassant des «superstitions» des impératifs catégoriques, ils lui ont ôté son armure invisible, protection inconditionnelle de lui-même, de sa dignité, de sa sainteté et de son inviolabilité. Sans son armure, l'être humain se retrouve à la merci des forces les plus fortuites.»⁸

6. Mon grand-oncle, le révérend Stanislas Puidia, a été conduit à Dachau et y est mort.

7. Ps 8,5.

8. P.A. Sorokin, *The Crisis of Our Age* (1^{re} édition, 1941, édition citée Oxford: Un monde, 1992), 134-135.

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

La dignité de l'homme et son armure invisible s'en sont allées. Un présupposé opposé a pris le dessus: la vie serait apparue sur terre par suite d'une évolution naturelle, sans projet, plan ou dessein, comme Jacques Monod l'a écrit dans *Le hasard et la nécessité*. Le présupposé selon lequel l'évolution explique tout signifie qu'il n'y a pas de puissance supérieure à l'origine de notre existence et certainement pas de Juge auquel il faudra répondre. Curieusement, comme Bertrand de Jouvenel le fait remarquer dans *Du pouvoir*, les conclusions mises en évidence par Sorokin n'ont pas encore été tirées. On ne définit pas encore certaines catégories d'être humains comme inférieures et on ne cherche pas à s'en débarrasser⁹. On peut encore s'indigner lorsqu'on maltraite des prisonniers de guerre ou des «combattants ennemis»¹⁰, comme on les appelle maintenant. Plus menaçante encore que le recours occasionnel à la torture est la tendance à justifier celle-ci en s'appuyant sur le principe utilitaire que la fin justifie les moyens. Une fois que le présupposé énoncé plus haut est pleinement accepté, les conséquences pour le monde seront bien pires que le recours occasionnel à la torture de prisonniers.

L'armure invincible dont parlait Sorokin ne doit rien à l'évolution. Si le progrès imputable à celle-ci correspondait à la survie du mieux adapté, la raison exigerait que les mieux adaptés soient encouragés à survivre et que les autres soient neutralisés, si possible avec douceur, si c'est impossible avec dureté.

La Constitution des Etats-Unis interdit les «punitions cruelles ou inhabituelles», car ses rédacteurs se rappelaient encore la dignité humaine et son origine. L'un des rares résultats positifs du mal systématique perpétré par Hitler est le fait que maintenant, du moins pour l'instant, nous ne croyons pas que la fin justifie les moyens. On ne parle plus d'eugénisme – amélioration de la race – comme motif légitime d'une action.

9. Ici, dans ce qu'on appelle, sous forme d'euphémisme, l'Occident chrétien, on persiste à faire la même erreur grossière. L'Amérique officielle ne reconnaît pas l'humanité de l'enfant à naître. Les femmes ont le droit et les docteurs le devoir d'exterminer toute grossesse non planifiée ou non désirée. N'y aura-t-il pas de conséquences?

10. Ceci illustre comment le «langage fort» d'Upinsky peut permettre de se comporter d'une manière que la Convention de Genève condamnerait.

Le présupposé que nous sommes tous faits à l'image du Créateur a été, en grande partie, éliminé des écoles et des tribunaux, mais les conséquences logiques que l'évolution suggérait n'ont pas encore été tirées par la société. On ne parle plus de purification ethnique pour des motifs eugéniques même s'il y a eu récemment des génocides dans certains pays africains¹¹. Les préjugés raciaux et la xénophobie – peur de l'étrange ou des étrangers – ne surgissent que trop facilement en nous, les vulnérables étant humains. Même si les humanistes séculiers s'opposent à la religion en général et au christianisme en particulier, leur conception de la fraternité entre les hommes est plus compatible avec le message biblique – Dieu «a fait que toutes les nations humaines, issues d'un seul homme, habitent sur toute la face de la terre» (Ac 17.26) – qu'avec les doctrines de l'évolution naturaliste et de la survie du mieux adapté.

La fin de l'évolution

La fin de l'évolution? Si, par «fin», nous entendons le but, le *telos* du processus, en ayant oublié les freins religieux et philosophiques qui ont, jadis, caractérisé notre culture, nous travaillons, maintenant, contre ce but. En agissant selon le principe «Tout est permis!» en termes de sexe, nous sommes soudainement en train de travailler à l'encontre de l'évolution, ce processus dont on estime qu'il remplace la création. Si le but de l'évolution est l'amélioration constante des espèces, il serait logique de promouvoir, par tous les moyens possibles, l'élimination ou la stérilisation des inaptes et la reproduction des «meilleurs» spécimens humains à la manière de ce qui est fait pour les chiens de concours.

La seule chose qui pourrait nous retenir est la prise de conscience que «c'est lui qui nous a faits et *non pas nous-mêmes*» (Ps 100.3).

Officiellement, on n'accepte plus cela. Lorsque notre nation est en péril, nous chantons «Que Dieu bénisse l'Amérique!»,

11. Les Palestiniens n'ont pas encore complètement renoncé à leur intention de rejeter les Israéliens à la mer.

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

mais lorsque nous ne nous sentons pas directement menacés, nous bannissons le «serment d'allégeance» de nos écoles publiques. Sauf dans une petite minorité d'écoles privées ou bien si l'instruction est dispensée à la maison, on a enseigné à des générations entières que Dieu n'avait rien à voir avec notre origine et que n'avions pas besoin d'avoir affaire avec lui. Les conséquences de cette déformation de la pensée mettent du temps à se faire sentir, mais une fois que cela est fait, il est difficile, voire impossible, de faire marche arrière. Nous agissons de plus en plus d'une manière qui paralyse notre substitut du Créateur, l'évolution.

Comment l'évolution peut-elle trébucher et s'arrêter? N'est-elle pas une réalité? Il est vrai que toutes les espèces ne continuent pas d'évoluer. Les dinosaures se sont éteints et nous ne savons pas pourquoi. Si la race humaine commence à s'éteindre, nous saurons pourquoi. En fait, nous en serons la raison. L'évolution de la race humaine prendra fin lorsque l'homme cessera de se reproduire. Il est suicidaire pour une culture qui croit à l'évolution de promouvoir une politique et un comportement qui gênent le mécanisme nécessaire de l'évolution, à savoir la reproduction.

La reproduction s'arrête? Pensée étrange mais pas impossible, dès lors qu'on adopte avec enthousiasme des façons d'agir qui limitent la croissance de la population ou même la font baisser.

Pour reprendre une phrase de Neil Postman, nous nous «amusons à mort». Lorsque la sexualité n'a plus pour but la reproduction mais simplement le plaisir, pourquoi «s'embêter» avec des enfants? Une société ordinaire continuera de mettre des enfants au monde parce que cela est naturel. Une société trop sophistiquée, trop individualiste peut cesser de se reproduire dès lors que les individus se demandent: «Qu'est-ce que cela me rapporte?»

Pourquoi pas moi d'abord?

Au XVIII^e siècle, le Siècle des lumières, nombreux ont été ceux qui ont commencé à considérer la religion, et spécialement celle du moment, le christianisme, comme de moins en

moins crédible et donc difficilement capable de fonder la vie et l'action. Pour ne pas laisser les gens sans repères, on a inventé des ersatz souvent très proches du christianisme dans leurs enseignements éthiques, mais en rejetant les doctrines. Un bel exemple est l'œuvre du grand philosophe idéaliste Emmanuel Kant (1724-1804). Abandonnant l'idée biblique que «[Dieu] t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien» (Mi 6.8), Kant a conçu un système éthique assez semblable, fondé sur son raisonnement philosophique personnel. Il a énoncé le principe des impératifs catégoriques universels comme norme éthique nécessaire, qui ressemble beaucoup à la règle d'or: «Agis toujours selon le principe que tu souhaiterais voir universellement appliqué.»

Les Américains cherchent aujourd'hui à maximiser la liberté individuelle. Ils sont aux antipodes des principes de Kant, si du moins ils les connaissaient. L'évolution suppose que la survie et l'amélioration des espèces constituent l'objectif le plus noble; le principe des impératifs catégoriques universels de Kant encouragerait à agir en conséquence et à avoir des enfants. Peu nombreux sont ceux qui connaissent Kant ou se soucient de ses conseils, mais la doctrine évolutionniste quasi officielle et les sentiments d'être humain normal devraient suffire à suggérer, si l'humanité a une quelconque valeur, qu'il faut continuer à procréer. Que quelques individus soient incapables de procréer ou opposés à l'idée de le faire ne serait pas un problème, car la société, dans son ensemble, aurait des enfants et se développerait. Mais lorsque la société se met à considérer les enfants non pas comme un sujet d'espérance pour l'avenir mais comme une plaie pour le présent, la race mourra et l'évolution, du moins l'évolution de l'homme, cessaera elle aussi.

Dans un récent discours à Tampa, en Floride, la maire Pam Iorio s'est élevée contre la décision prise par le comté de Hillsborough de s'opposer à l'existence de gay prides, à leur promotion ou à la participation à de telles manifestations. «Notre diversité est l'une de nos forces et devrait être saluée hautement. Notre fondement est la tolérance et pas l'intolérance... les ḡays

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

et les lesbiennes font partie de notre diversité et méritent notre respect.»¹²

La tolérance au sens où l'entend Pam Iolio est la suppression de toutes critiques, qu'elles soient basées sur la Bible, sur des lois naturelles ou sur des impératifs catégoriques. Dans *La chute d'Icare*, la philosophe contemporaine française Chantal Delsol montre comment la tolérance peut devenir légalisation et droit à la légalisation¹³. On le voit, l'homosexualité a d'abord été tolérée, puis approuvée avant qu'on en arrive au «mariage gay».

Sans union sexuelle, la race humaine s'éteindrait bientôt. A l'évidence, on ne peut s'attaquer ni à la réalité de la sexualité ni à sa pratique, c'est hors de question. *Vive la différence!* disent les Français. Impossible d'abolir *la différence* sans abolir la race humaine! Pourquoi faudrait-il abolir le mot «sexe»? Chaque être humain¹⁴ peut découvrir son sexe, masculin ou féminin, d'un simple coup d'œil. Ne se baser que sur cela, disent les sages du moment, est trop simple, quasi primitif. Pourquoi les «autorités anonymes» dont parle Eric Fromm dans *La fuite de la liberté* enjoignent-elles de ne plus dire «sexe» mais «genre»? Serait-ce parce que «le sexe» est une réalité biologique instituée par le Créateur alors que «le genre» est une convention linguistique instituée par l'être humain?

N'y a-t-il aucune différence significative entre les deux sexes, ou plutôt entre les deux genres, comme il faut maintenant les appeler? Il y en a au moins une, grande, autrement aucun être humain n'existerait. C'est grâce à l'action conjointe des représentants de l'un et l'autre sexe que nous existons (Salvador de Madariaga). C'est une fois que l'être humain existe, et pas avant, que l'on peut parler de genres – deux, trois, quatre ou plus – à son sujet, aussi bien que de noms et de pronoms. Les grammairiens peuvent les décliner du matin au soir, mais sans des actes sexuels naturels il n'y aura plus d'enfants et bientôt plus de personnes.

12. Le *Tempo Tribune* (17 juin 2005), 1.

13. C. Delsol, *Icarus Fallen* (Wilmington: ISI Books, 2003).

14. Sauf pour un très petit nombre d'hermaphrodites.

Pas de sexe?

La substitution, maintenant quasi **obligatoire**, **du mot** «genre» au **mot** «sexe» est un signe **de la révolte** contre ce que Vögelin appelait l'«**ordre des choses**». L'acte sexuel **produit des bébés**, tandis que le genre **produit des fins en soi**. Cette simple vérité souligne l'**idiotie suicidaire** que représente la création **du mot** «homosexuel», et **son application à des activités et à des attitudes** qui n'ont rien **de sexuel**, vu qu'elles n'ont rien à voir avec la procréation. On sait que pour un nombre toujours croissant **de jeunes**, «les rapports sexuels par voie **orale et anale**» ne sont pas **du sexe**. Dans un certain sens, c'est tout à fait juste, car, quoi que fassent les «homosexuels» les uns avec les autres, cela n'est pas **du sexe**¹⁵. Ces pratiques existent, mais l'**homosexualité**, comme on l'appelle, est, en fait, mal nommée, car elle n'a rien à voir avec la procréation, le *telos fondamental du sexe*.

C'est nier la réalité que **d'admettre le présupposé selon lequel la distinction entre les deux «genres» est, dans tous les cas hormis celui de la biologie, une simple convention**. Le remplacement **du sexe par le genre, de la biologie par la grammaire** est une variante **moderne d'un ancien mouvement religieux**. Cet ancien mouvement, le **gnosticisme**, qui était très compliqué et avait **de nombreuses variantes, dénigrat en général le monde matériel**. La réalité matérielle n'est pas l'œuvre **du Dieu très haut**, mais celle **d'un être inférieur et nous devons chercher à lui échapper**. Le **gnosticisme moderne** ne cherche pas à s'échapper **du monde**, mais à le renommer. On substitue à la réalité **des conventions sociales et culturelles** qui peuvent être changées afin de s'adapter aux **goûts des diverses époques**.

On peut éprouver **de grosses difficultés selon les changements apportés aux conventions**. Celles-ci sont **modifiables** mais la réalité, elle, ne peut pas l'être; si les **conventions** avec lesquelles on vit entrent en **conflit avec la réalité**, le futur est menacé. Les **noms** ne peuvent pas se **reproduire**, les personnes le peuvent. Pas **de sexe, pas d'être vivant**.

15. Je n'accepte évidemment pas les conclusions **de certains jeunes** pour qui ces activités ne sont pas **du sexe**, sont innocentes et sans **danger**. Elles ne le sont pas.

Vive la différence!

Si l'on rejette, comme nous le faisons, l'idée qu'il n'y a pas de réelles différences entre les sexes si ce n'est par convention, et si l'on affirme avec insistance que les deux sexes ne diffèrent pas l'un de l'autre de façon significative, pourquoi tant de gens estiment-ils que la discrimination en matière de sexe n'est pas différente de la discrimination raciale? C'est là un magnifique exemple de la confusion, présente dans la pensée moderne, due à ce que le mathématicien français A.-A. Upinsky appelle le «langage fort». Le vrai langage communique des faits; le «langage fort» les manipule. Le mot «discrimination» fonctionne souvent comme appartenant au «langage fort». Si un acte ou un comportement que nous n'aimons pas peut être taxé de discrimination, la bataille est gagnée. Il faut le rejeter d'entrée de jeu. La discrimination, cependant, est une fonction, pas une valeur. Qualifier un comportement ou un discours de discriminatoire sans savoir de quoi il retourne ni s'il y a une raison pour le faire est stupide. Dans bien des situations, opérer une discrimination est nécessaire. Pour se nourrir, il faut établir une discrimination entre le pain et la paille, pour étancher sa soif entre la limonade et l'essence, pour adoucir son café entre la saccharine et la strychnine.

Le mal causé par le préjudice racial n'est pas dû au fait qu'il y a discrimination entre les Blancs et les Noirs, mais au fait que, de l'observation légitime d'une différence, on tire la conclusion erronée que cette différence justifie que les uns soient honorés et les autres maltraités. Mettre sur un pied d'égalité la discrimination entre les sexes et la discrimination sexuelle crée un continuum erroné. Ces discriminations diffèrent l'une de l'autre. Une simple observation le montre. Les rapports entre un homme et une femme de race différente peuvent produire un enfant, quelles que soient les races des époux. Les rapports entre un membre de la race noire et un autre de la race blanche ne produiront rien à moins que l'un soit un homme et l'autre une femme.

A moins d'occulter délibérément ce que l'on voit, on ne peut pas s'empêcher de remarquer les différences entre individus ou les différences statistiques en divers domaines entre les races.

A la lumière de ce qui précède, comment peut-on croire en la *Déclaration d'Indépendance*: «Tous les hommes sont créés égaux»? La seule façon d'admettre cela comme rationnel est de dire qu'ils sont tous égaux devant Dieu et seront donc égaux devant la loi¹⁶. Dire que tous les hommes (et les femmes) sont égaux, qu'il en est de même des races¹⁷ est parfaitement sensé à la lumière du présupposé qui n'est plus accepté de tout cœur, à savoir que nous sommes tous faits à l'image du Créateur et que notre égalité aux yeux de Dieu est plus importante que nos différences en matière de performance. Combien de temps allons-nous encore proclamer l'égalité de toutes les races alors que nous avons oublié Dieu?

La doctrine biblique selon laquelle tous les êtres humains sont faits à l'image de Dieu signifie que, même s'il existe des différences en termes d'aptitudes, celles-ci ne diminuent pas notre égalité fondamentale devant Dieu. La doctrine politique et socio-logique qui affirme qu'il n'y a pas de différence nie la réalité observée et expérimentée et cherche à remplacer la vérité théologique de l'égalité devant Dieu par la fiction politique de l'égalité de tous les êtres humains. Ceux qui ont pour présupposé que tous les individus de chaque race sont faits à l'image de Dieu et sont donc égaux à ses yeux – ce qui est le plus important – peuvent entendre, sans se mettre en colère ou paniquer, ce qui concerne les différences entre les aptitudes des diverses races. Ceux qui n'acceptent pas le concept de la création à l'image de Dieu sont continuellement forcés de trouver de nouvelles explications pour les différences qui se manifestent, afin de conforter leur doctrine de l'égalité totale entre les races, doctrine qui est basée non sur la création mais, comme leur idée du genre, sur une convention sociale.

16. A l'époque de la *Déclaration* et pendant quatre-vingt-dix ans, la plupart des Noirs, aux Etats-Unis, étaient des esclaves.

17. Bibliquement parlant, nous ne pouvons pas affirmer que toutes les races sont égales en toutes choses, car le Créateur semble en avoir choisie une, Israël. A l'exception de cela, les races humaines sont égales devant Dieu comme le sont tous les individus; idéalement, ils devraient être égaux devant la loi.

Rejet de la solution intermédiaire

Imposer en permanence la doctrine d'une évolution totalement matérialiste risque de conduire de nouveau, comme à l'époque de Hitler, au racisme et à la persécution. Cela pourrait aussi écarter la morale sexuelle actuelle du «tout est permis» comme étant un obstacle à l'amélioration correcte de la race. Si l'évolution est mise en avant à l'exclusion de toute pensée de création ou de projet intelligent, c'est parce que, sans le dire, la possibilité d'une solution intermédiaire est rejetée. Entre une eau de bain glaciale à 0 degré et une eau presque bouillante à 95 degrés, il y a des températures qui permettent de se baigner de façon agréable. Exclure d'emblée une solution intermédiaire constitue une tromperie, car cela laisse penser que, entre deux opinions opposées, il n'y a pas de solution viable. Pour l'élite américaine actuelle, universitaire et scolaire, adopter l'évolution implique le rejet de la création et même le rejet de l'idée que la complexité des êtres vivants suggère la présence d'un projet intelligent. On ne réfléchit guère à la situation actuelle de la société dans laquelle l'affaiblissement de la foi au Dieu créateur favorise l'attitude du «tout est permis» dans la façon de se comporter avec ses créatures. En fait, le rejet de l'idée que les hommes sont faits à l'image de Dieu en amène certains à accorder plus de valeur aux animaux qu'aux humains. Pourquoi l'idée d'un Dieu créateur déclenche-t-elle une telle réaction d'horreur? Les évolutionnistes que sont sir Arthur Keith et Julian Huxley ont trouvé inacceptable l'idée d'un Créateur. Pour eux, c'était sans aucun doute inacceptable, mais cela n'en fait pas une erreur pour autant.

Pour une bonne partie des milieux scientifiques, scolaires, juridiques et politiques, la seule mention de création et de Créateur ou même la simple suggestion d'un projet intelligent déclenchent une tempête d'accusations et de dénonciations. Certains évolutionnistes militants partent de l'idée qu'il suffit que quelqu'un recherche des preuves d'un projet intelligent dans les êtres vivants pour qu'il soit taxé d'un engagement passionné pour le «créationnisme» avec tout ce que cela implique, c'est-à-dire l'imposition, en tout lieu, d'une forme de

fonamentalisme chrétien et la transformation du pays en théocratie¹⁸. L'une de ces solutions intermédiaires rejetées est un projet intelligent, c'est-à-dire l'examen des êtres vivants pour voir s'il s'y trouve des preuves de leur conception plutôt que de leur évolution à partir de la matière inerte. Evidemment, les opposants partent de l'idée que chercher des traces de projet intelligent dans les structures complexes des êtres vivants ne peut être rien d'autre qu'un effort pour prouver que la création a eu lieu en six jours, comme la décrit le livre de la Genèse, et un désir d'imposer cette vue des choses au système éducatif tout entier.

Il faut se méfier de cette tromperie qui signifie qu'il n'y a pas d'autre solution à un conflit irréductible si ce n'est la soumission à l'un ou à l'autre extrême. Entre ceux qui pensent qu'un meurtrier cruel doit être puni par la mort la plus cruelle possible et ceux qui soutiennent qu'il a seulement besoin d'un traitement psychiatrique suivi d'une guérison, il y a place pour toute une palette d'autres sanctions. Si on exclut l'évolution matérialiste et si on pense à un concepteur divin, cela signifie-t-il que l'on veuille une nation-Eglise gouvernée par un droit religieux? Non. Il y a de nombreuses solutions intermédiaires. Entre l'évolution qui ne fait aucune place à Dieu ou à un projet quelconque et l'affirmation que tout a été directement créé par Dieu en six jours de vingt-quatre heures, il y a place pour toutes sortes d'interprétations.

A l'une des extrémités se trouve l'affirmation dogmatique de scientifiques comme feu Jacques Monod et Richard Dawkins, selon laquelle toute vie a été générée au terme de processus entièrement naturalistes et Dieu n'est pas seulement inutile mais impensable¹⁹. A l'autre, il y a l'affirmation de certains selon laquelle il est impossible de croire en Dieu sans admettre que toute vie a été créée par un fiat divin durant les six jours de

18. Théocratie signifie gouvernement de Dieu. Les chrétiens prient régulièrement «Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite» du Notre Père, mais le sens, ici, est que Dieu les instaure et pas les chrétiens.

19. Tristement, c'est l'impression que donne l'évolution telle qu'elle est enseignée dans la plupart des écoles.

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

Genèse 1, des jours de vingt-quatre heures²⁰. Entre ces deux positions, beaucoup d'espace est à explorer, mais les évolutionnistes – et de nombreux créationnistes aussi, pour être juste – ne veulent pas en entendre parler.

Post hoc, propter hoc? (Après cela, à cause de cela?)

L'existence et l'autorité de Dieu ne sont pas explicitement niées dans les écoles publiques, bien que beaucoup de personnes déduisent de l'enseignement obligatoire de l'évolution que Dieu n'a pas à être pris en considération. Ce que les générations précédentes d'Américains avaient compris comme leur devoir envers Dieu et envers les autres est perdu de vue en même temps qu'intervient l'expulsion des Dix Commandements hors des murs de l'école et – malgré les efforts faits dans les foyers et les Eglises – hors des esprits aussi. Les êtres humains ne représentent qu'un stade relativement avancé du processus de développement et Monod a raison: il n'y a pas de loi naturelle ou d'éthique naturelle à suivre.

On enseigne l'évolution à l'école et, avec elle, l'«éducation sexuelle» dès les premières années. On a demandé à des élèves de sixième âgés de douze ans, à Shrewsbury, dans le Massachusetts, combien de fois ils ont eu des rapports sexuels ou fait l'amour par voie orale, s'ils ont utilisé des préservatifs et combien de «partenaires» ils ont eus. C'est une justification de type *vox populi*. Des garçons et des filles, qui n'ont encore pas participé à l'une ou l'autre de ces activités, peuvent avoir l'impression d'avoir à se rattraper. La vieille astuce des enfants pour appuyer une demande de permission, à savoir «la maman de Jimmy le lui permet» (quel que soit ce «le») est remplacée par «tout le monde le fait».

Il y a une curieuse incohérence logique en action lorsque ceux qui croient à l'évolution se comportent comme si la licence sexuelle des adolescents ne devait pas être réprimée, mais plutôt

20. On peut argumenter de manière plausible que vu que les jours sont liés au soleil et que le soleil n'était pas encore créé avant le quatrième jour, les jours de Genèse 1 doivent être différents de ceux que l'on mesure avec nos montres. Les créationnistes soutiennent que le mot hébreu *yom* correspond à des jours normaux de vingt-quatre heures, comme nous les connaissons.

admirée. De nombreux enfants et adolescents se sont certainement dit: «Si tout le monde le fait, il y a quelque chose qui ne va pas chez moi. Je ferais mieux de m'y mettre.»

L'objectif de l'éthique évolutionniste est la survie et l'amélioration des espèces. Cela devrait susciter une attitude qui favorise la reproduction et qui ne soit pas seulement récréative. Suivant l'exemple de camarades plus âgés, de jeunes adolescents se servent de contraceptifs – efficaces et faciles à se procurer – et, si nécessaire, de l'avortement, pour justifier non pas une reproduction sélective, mais bien une non-reproduction totalement non sélective. Rendre populaires des actions non reproductive comme la fellation ou le cunnilingus, c'est-à-dire le sexe par voie orale, non comme préliminaire avant l'amour mais comme fin en soi incluant même la sodomitisation (sexe par voie anale), va de pair avec la séparation du sexe et de la reproduction que facilite la mise à disposition universelle des contraceptifs. Les rapports avec utilisation de contraceptifs ainsi que le sexe par voie orale et anale ne produisent pas de descendants.

La demande que font les femmes et les filles de tous les âges, de tout état civil et de toutes les situations économiques d'avoir la liberté de choisir, c'est-à-dire de choisir l'avortement après avoir choisi les rapports sexuels qui ont abouti à une grossesse, n'est que le dernier clou planté dans le cercueil de la reproduction comme *telos* naturel des rapports sexuels. Un rapport sexuel avec la protection adéquate ne produira normalement pas de rejet et la solution de rechange de l'avortement éliminera ce qui aurait été conçu par erreur. Les autres formes de plaisir sexuel sont stériles par nature. Le questionnaire scolaire mentionné plus haut demandait aussi aux enfants de s'identifier comme hétérosexuel, gay, lesbienne et/ou bisexuel. Ce type de questions légitime tous les comportements. Nous ne demanderions pas à nos enfants de s'accuser eux-mêmes d'actes odieux.

On oublie le fait que les activités immorales comme celles-ci, bien que stériles du point de vue de la reproduction, ne le sont pas en ce qui concerne les maladies vénériennes. La syphilis, qui était presque éradiquée il y a quelques années, revient sur le devant de

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

la scène accompagnée par d'autres maladies, fatales et incurables comme le sida, ou qui sont du ressort des ennuis chroniques. Une ouverture de plus en plus grande à ces pratiques et même à toutes les pratiques dans l'éducation sexuelle à l'école est totalement suicidaire si on considère que l'amélioration des espèces par la sélection naturelle est un objectif désirable. L'amélioration de la race humaine avec ce genre de comportement est aussi peu probable que celle d'une race canine particulière dont les femelles ont la possibilité de s'offrir aux mâles de toutes races, tandis que les mâles à pedigree s'amusent avec d'autres chiennes. En fait, les chances d'amélioration de la race humaine sont plus pauvres, car les chiens ne s'accouplent que lorsque les femelles sont en chaleur et s'abstiennent de ce genre d'activité qui produit des maladies vénériennes canines. Les chiots peuvent être en bonne santé même s'ils ne sont pas de pure race.

Pourquoi nos éducateurs et nos législateurs ne reconnaissent-ils pas ce que sait chaque fermier? Le poète païen Euripide a dit: «Ceux que les dieux veulent détruire, ils commencent par les rendre fous.» Saint Paul a écrit: «Se croyant sages ils sont devenus fous.» Ni le poète païen ni le théologien chrétien ne seraient surpris, et nous ne devrions pas l'être non plus. Nous devrions plutôt nous demander: «Pourquoi les dieux sont-ils si fâchés contre nous?»

Le rasoir d'Occam

Selon le penseur nominaliste Guillaume d'Occam (environ 1300-1350), *entia non sunt multiplicanda* (les entités ne doivent pas être multipliées). En d'autres termes, il faut toujours préférer l'explication la plus simple. Une explication qui nous oblige à multiplier les hypothèses doit être considérée avec suspicion. Cela ne signifie pas qu'elle sera forcément fausse. La théorie originale de Darwin sur l'évolution semblait l'explication de l'incroyable variété des êtres vivants existant sur terre aujourd'hui plus simple que la création de chaque espèce par un *fiat* divin. Aujourd'hui, cette approche simple n'est plus valable et il faut sans cesse trouver de nouvelles justifications à la théorie de l'évolution.

Supposons un instant que les scientifiques réussissent à produire une cellule vivante à partir de la matière inerte. Aucun environnement pré-biotique qu'ils pourraient mettre en place, si la vie apparaissait, ne prouverait que la vie peut être le simple résultat de forces naturelles, puisque les scientifiques eux-mêmes auraient eu recours pour cela à un plan intelligent. Cela ne prouverait pas que la vie peut apparaître sans recours aucun à l'intelligence. Avec le temps qui passe, il est devenu évident que les espèces ne se développent pas ni ne changent de cette manière. Des alternatives comme l'«équilibre ponctuel» (changement soudain sans préliminaire) et la «xénospermie» (l'ensemencement de la vie par des êtres intelligents venus de l'espace) ont été proposées pour sauver le principe général de l'évolution. Il s'agit, en vérité, d'une multiplication des entités et, si cela n'infirme pas l'évolution, cela rend effectivement l'alternative divine, la création, plus simple et plus attractive.

Pas de Dieu?

Présumer que l'évolution est l'explication adéquate de la présence de tous les êtres vivants ne conduit pas nécessairement à la conclusion qu'il n'y a pas de Dieu, car Dieu aurait pu vouloir qu'il en soit ainsi. Malheureusement, c'est pourtant ce que cela suggère régulièrement à d'innombrables personnes. Cette conclusion est, en fait, son propre présupposé métaphysique, une fois de plus sans aucune possibilité de vérification. Cela ne peut pas être vérifié scientifiquement de façon normale, car cela n'a pas été observé et ne peut pas être reproduit. Il faut donc être affirmatif sur un ton de confiance absolue et mettre au coin, avec les cancres, ceux qui posent des questions. Cela entraîne d'autres conclusions métaphysiques, comme par exemple l'absence de loi et d'éthique naturelle, comme le disait Monod.

Jusqu'à l'absurde

Si certains scientifiques demandent de prendre des théories pour des faits, les politiciens peuvent être encore plus exigeants en demandant de soutenir, en même temps, deux politiques contradictoires. On nous demande de rejeter des faits évidents en

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

eux-mêmes et d'accepter des mensonges comme des vérités. La politique, aux Etats-Unis, opère souvent sur la base de principes qui sont bons en eux-mêmes, mais qui deviennent dangereux si on les rend absolus et qu'on les pousse jusqu'à leurs conséquences dernières. Considérons le principe de l'égalité. Tous les hommes sont créés égaux, dit la *Déclaration d'Indépendance*. Affirmer que l'égalité est un fait implique clairement des standards plus élevés que tout ce qu'on peut observer, car rien n'est plus apparent que les différences entre les personnes. L'égalité, selon cette interprétation, ne peut pas signifier l'égalité de force, d'éloquence, d'intelligence ou d'espérance de vie, car les individus diffèrent clairement les uns des autres à cet égard. Rejetez Dieu et vous perdrez finalement ces droits à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur. La *Déclaration française des droits de l'homme* ne mentionnait pas le Créateur et très vite, effectivement, plus aucun Français n'a été à l'abri de la guillotine.

L'égalité devant Dieu de tous les êtres humains, hommes, femmes et enfants, n'a pas besoin d'être organisée; elle est tout simplement un fait. Le désir que tous les êtres humains bénéficient du même revenu ne peut pas être satisfait. Des efforts pour accorder à tout le monde le même revenu nécessitent, dès le départ, un immense appareil bureaucratique et administratif et crée bien vite, comme Johannes Althusius l'a écrit²¹, la confusion et le désordre le plus certain.

L'égalité des chances est un principe qu'il est relativement simple et facile d'illustrer. Lors des deux marathons de Chicago auxquels j'ai participé, l'égalité des chances était assurée en faisant partir tous les coureurs du même endroit, au même signal. Pour garantir l'égalité des résultats, certains d'entre nous auraient dû être handicapés par des poids alors que d'autres auraient reçu des patins à roulettes ou des vélos; et il aurait même fallu opérer des contrôles soigneux et précis pour assurer l'égalité sur la ligne d'arrivée. Il en est de même pour toute compétition, car le principe de base de la compétition est qu'il n'y a qu'un gagnant et que tous les autres perdent

21. J. Althusius, *Politica* (Indianapolis: Liberty Fund, 1995), 49 à 50.

nécessairement. Exiger l'égalité **du** résultat revient à supprimer l'égalité **des** chances.

La **différence** entre la **révolution** américaine, **d'un** côté, et les **révolutions** française et **bolchevique**, **de** l'autre, tient au fait que les Américains croyaient en général les paroles **du** Psaume 100 déjà cité: «C'est lui qui nous a faits et nous sommes à lui.» (Verset 3) La **révolution** américaine **devrait** être appelée **guerre d'indépendance** et **non révolution**, car elle n'a pas **modifié** profondément la structure **sociale**. Dans les **colonies** anglaises, il régnait déjà une **confortable** égalité.

Les Français sont partis **d'une** **société** plus strictement stratifiée et **ont** abouti à l'égalité **devant** la guillotine. Essayant **de** créer une **utopie**, ils **ont** suscité quelque chose **de** très **différent**: le règne **de** la Terreur. L'extrémisme **des** Français est dû au fait qu'ils **ont** commencé avec l'homme **comme** **standard** plutôt qu'avec le Créateur. Leur *Déclaration* est le **produit** **du** Siècle **des** lumières compris comme Emmanuel Kant l'a **défini** comme étant «la libération **de** l'homme **de** l'immaturité qu'il s'était lui-même imposée», c'est-à-dire **de** la religion et **de** ses règles et, plus spécifiquement, **du** christianisme. Malheureusement, ce qu'une autorité humaine peut accorder, elle peut aussi le reprendre. Les **idéaux** **ont** ouvert la voie au règne **de** la Terreur et les rues **de** Paris **ont** dégouliné **de** sang humain.

A l'époque **de** la *Déclaration* américaine, l'égalité signifiait **d'abord** l'égalité **devant** la **loi** et **devant** Dieu, qui était accepté comme l'auteur **des** **lois** **de** la nature autant que **des** Ecritures²². Aujourd'hui, **de** nouveaux **droits**, comme le respect **de** la sphère privée **ou** le *droit de choisir*, sont découverts **de** plus en plus là où il n'est pas très clair qu'ils **devraient** l'être, c'est-à-dire **dans** la **Constitution** **des** Etats-Unis et **sont** alors appliqués par la

22. L'égalité **dans** ce sens-là était une **idée** tellement nouvelle que, pendant quatre-vingt-dix ans, elle n'a pas été appliquée. L'esclavage humain existait **dans** les colonies **comme** **dans** beaucoup d'autres pays **durant** la plus **grande** partie **de** l'histoire humaine. Il a perduré aux Etats-Unis jusqu'à la guerre **de** Sécession.

Les Etats **du** Sud ont fait sécession pour **des** raisons semblables à celles **des** colons précédents lors **de** la guerre **d'Indépendance**, mais ils n'ont pas compris jusqu'à quel point le concept **d'Union** s'était implanté **dans** le Nord. Lincoln n'est pas entré en guerre pour libérer les esclaves, bien que ce motif ait gagné en importance alors que la guerre perdurait.

Construire nos familles sur le roc ou sur le sable ?

Cour suprême, la plus haute cour de justice. Les vieux droits sont oubliés. Même le plus vieux d'entre eux, le droit à la vie, a été mis de côté par la Cour suprême (*Roe contre Wade*, 22 janvier 1973), bien qu'il soit occasionnellement réactivé pour des criminels condamnés à mort.

Le débat public aux Etats-Unis se déroule sous un nuage de confusion et de contre-information. Un langage fort domine dans de si nombreux domaines qu'une discussion sérieuse et une prise de décisions rationnelle sont souvent impossibles. Toute critique des rapports sexuels entre membres du même sexe est dénoncée comme homophobie et les critiques sont muselées. Insister, c'est se faire traiter de raciste, de bigot et d'intolérant. Bien que le christianisme soit la foi la plus répandue aux Etats-Unis, toute tentative de le vivre ou plus spécialement de tirer les conséquences de ce qu'il implique pour les lois ou la conduite est dénoncé comme de la bigoterie et une tentation de faire du christianisme une religion nationale. Ces accusations sont souvent suffisantes pour mettre fin au débat, car les seuls acte ou attitude qui ne peuvent pas être tolérés, c'est l'intolérance, et taxer la position d'un adversaire d'intolérante suffit souvent à le réduire au silence.

Thérapie

Un diagnostic correct des problèmes vaut mieux que l'ignorance et beaucoup mieux que de persister dans une ignorance qu'on s'impose à soi-même. Le diagnostic peut être déprimant s'il n'existe pas de possibilité de thérapie. Au début, nous avons souligné combien il était important de reconnaître nos présupposés afin d'éviter des conséquences non désirées. Là où le langage fort prévaut, les présupposés ne peuvent pas être détectés et leurs conséquences deviennent inévitables. Nous finirons donc comme nous avons commencé. Pour savoir quelles vont être les conséquences, examinons les présupposés. Si on persiste à dire que l'homme est un rien accidentel ou, comme Jean-Paul Sartre l'a dit, une passion inutile, et si on enseigne cela aux autres, il ne faut pas être étonnés si on finit par n'être rien.

Il y a une thérapie appropriée pour les problèmes suscités par des présupposés non reconnus et par le langage fort qui lui est souvent associé: c'est le langage vrai. L'analyse d'Upinsky suggère d'agir selon le message du signal ferroviaire autrefois bien connu, celui du passage à niveau: arrêtez-vous, regardez et écoutez. N'écoutez pas simplement ce qu'on vous dit: par exemple «pro-vie et pro-choix». Arrêtez pour écouter un moment et considérez le sens réel de ce qu'on vous dit: en l'occurrence, plus de 1 million d'avortements chaque année. Puis utilisez l'intelligence dont vous avez été doté par le Créateur qui vous a donné le droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur. Dans vos choix, préférez la réalité appelée «vie» et pas simplement cette fonction nommée «choix». Distinguez entre fumer dans un restaurant ou faire un enfant et/ou en avorter hors mariage. Tous les choix ne sont pas égaux et, comme Jésus l'a dit, chacun d'entre nous vaut plus que de nombreux moineaux. Rappelez-vous, c'est lui qui nous a faits; ce n'est pas nous qui nous sommes faits nous-mêmes.

Une dernière addition

La récente double décision de la Cour suprême des Etats-Unis concernant l'affichage des Dix Commandements a illustré, grâce au juge Stephen Breyer, ce que Upinsky voulait exprimer lorsqu'il disait: «Le règne de la majorité, c'est le règne d'une seule personne.» Pour l'une des affiches, le juge a dit: «Qu'elle reste!» Pour les deux autres: «Qu'on les enlève!»

Nouveautés 2006 aux ÉDITIONS KERYGMA

1°) *Commentaire des Actes des Apôtres*

en français modernisé, relié par Jean CALVIN, 38 €

2°) *Texte et historicité Récit biblique et histoire*,

Actes du colloque de la Faculté libre de théologie réformée

d'Aix-en-Provence (déc. 2004) 18,50 €

Diffuseur : Excelsis, BP 11, F – Cléon d'Andran

CHRONOLOGIE BIBLIQUE, CHRONOLOGIES PROFANES

Jean-Marc BERTHOUD*

Introduction

Pour le lecteur de l'Ancien Testament qui porte un regard confiant sur la véracité historique des textes bibliques qu'il étudie, il existe un gouffre insoupçonné immense sous ses pieds. Que voulons-nous dire? Il ne s'agit pas, ici, des quelque trois siècles de critique biblique destructrice de l'intégrité du texte de la Bible juive et chrétienne, critique subjective rationaliste qui, aujourd'hui encore, cherche à miner la validité textuelle de la Sainte Ecriture. Cette critique, aussi irrationnelle que subjective, n'a en fait que repris certaines des tendances essentielles de l'exégèse rabbinique telle que nous la trouvons dans le Talmud, ceci tant dans son orientation intellectuelle et spirituelle que dans ses méthodes. Ce sont des méthodes très semblables que nous retrouvons dans une lecture dite «déconstructionniste» des textes littéraires, qui a envahi l'univers universitaire de l'étude des lettres au troisième tiers du XX^e siècle. Dans l'une comme dans l'autre – dans la critique déconstructionniste des textes bibliques comme dans celle des textes littéraires classiques – on voit se déployer une érudition académique qui se prive volontairement des repères stables de la grammaire, de l'histoire et du bon sens, tout ceci évidemment à l'exception du seul jugement fantaisiste

*. J.-M. Berthoud est l'auteur de plusieurs livres, éditeur à L'Age d'Homme et directeur de la librairie La Proue, à Lausanne. Cet article reproduit la conférence donnée à Lausanne pour les Rencontres Bible et Monde, le samedi 1^{er} octobre 2005. Copyright, Jean-Marc Berthoud, 2005.

du moi, lecteur et créateur du sens du texte. C'est le subjectivisme pur qui devient ainsi la norme absolue de toute lecture, imposant son sens aux textes avec une assurance souveraine¹. Non, ce qui nous préoccupe est bien autre chose que les errances que nous venons d'évoquer de la méthode d'exégèse dite «historique-critique».

Si l'on cherche à examiner avec une certaine attention le rapport qui pourrait exister entre le récit historique que nous fournit l'Ancien Testament et l'histoire officiellement reçue du Moyen-Orient ancien telle que nous la fournit l'état présent unanime des recherches historiques et archéologiques en cours, nous sommes placés devant une situation pour le moins surprenante: il n'existe quasiment aucun point de contact entre l'histoire des temps antiques, telle que la relate la Bible, et l'histoire du Moyen-Orient ancien, telle que nous la trouvons dans les publications académiques du monde entier. Ceci est vrai au moins jusqu'à l'apparition de la domination assyrienne du Moyen-Orient au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Je le répète. Aucun point de concordance n'existe entre l'histoire biblique du peuple d'Israël et l'histoire académique des divers peuples du Moyen-Orient ancien, ceci au moins jusqu'à l'an 800 avant l'ère chrétienne.

Cet état de fait étonnant a suscité deux réactions principales. D'abord, la réaction de savants qui pensent avoir établi de manière indubitable et quasi définitive la non-historicité des récits que nous trouvons dans l'Ancien Testament. Illustrons notre propos par un texte proche de nous, tant par le temps que par l'espace. Il provient du journal gratuit que l'Université de Lausanne met à la disposition de ses étudiants, *Allez savoir*, dont le numéro de l'été 2005 est largement consacré à une relecture non historique de l'Ancien Testament. Le rédacteur de ce journal, Jocelyn Rochat, nous fait part de ses difficultés personnelles face à l'idée du Dieu de l'Ancien Testament,

1. Susan A. Handelman, *The Slayers of Moses. The Emergence of Rabbinic Interpretation in Modern Literary Theory* (Albany: State University of New York Press, 1982); Susan A. Handelman, *Fragments of Redemption. Jewish Thought and Literary Theory in Benjamin, Scholem, and Levinas* (Indianapolis: Indiana University Press, 1991).

«(...) dieu vindicatif et colonisateur qui ferait tomber les murailles de Jéricho au son des trompettes, afin de dépouiller ses habitants d'un territoire qu'il destinait à ses adorateurs.»

Il montre ensuite le peu de fondement biblique et historique de son malaise, vu que ces événements n'ont, en réalité, jamais existé hors de l'imagination des auteurs des récits bibliques. Il poursuit:

«Les archéologues qui sondent les terres d'Abraham, de Moïse et du roi David, comme les exégètes de la Bible dont fait partie le professeur Thomas Röhmer de l'Université de Lausanne, vous proposent désormais une autre manière de lire l'Ancien Testament.

«Dans cette relecture (...) le dieu guerrier glorifié dans les premiers livres de la Bible n'engloutit plus les troupes du pharaon dans la mer. Pour la simple et bonne raison qu'un tel épisode est impossible historiquement parlant. Ce dieu colonisateur se voit même offrir un alibi pour la bataille de Jéricho, puisque celle-ci n'a, selon toute vraisemblance, jamais eu lieu.»

Il continue:

«Les archéologues et les exégètes de la Bible nous apprennent enfin que des épisodes dramatiques comme le déluge et les interventions divines dans diverses opérations militaires humaines sont très probablement venues de Mésopotamie et qu'ils ont fini par influencer les rédacteurs de l'Ancien Testament. Bref, pour ces raisons et beaucoup d'autres encore, les archéologues et les exégètes nous prouvent désormais par a + b qu'il n'est plus possible de lire les premiers livres de la Bible à la lettre.»

Et notre rédacteur conclut son éditorial par ces mots enthousiastes: «Et c'est une excellente chose.»²

Voyons ce que nous dit le professeur Röhmer interrogé par ce journal:

«Ces recherches [archéologiques] nous apprennent [...] que la fuite d'Egypte de Moïse et de ses 400 000 futurs compatriotes est, dans le meilleur des cas, une sérieuse exagération.

«Les archéologues nous disent encore que le roi David, s'il a vraiment existé, n'a pas régné sur un empire qui allait de l'Egypte à

2. *Allez savoir!* Magazine quadrimestriel de l'Université de Lausanne, n° 32 (juin 2005), 3.

l'Euphrate, comme le dit la Bible, mais plutôt sur un territoire limité à quelques villages en Judée. Quant à son successeur, le très sage Salomon, il ne sort pas indemne de ces études archéologiques. Plus question de lui attribuer les constructions mirifiques que la Bible lui confère, puisqu'on n'en a retrouvé aucune trace.»

«Les archéologues nous disent enfin que, et c'est peut-être le plus frappant, la fameuse bataille de Jéricho n'a jamais eu lieu. Parce que la ville n'avait plus de murailles quand le peuple d'Israël s'y est installé, et parce que l'on n'y a retrouvé aucune trace de siège et pas davantage de trompettes.»³

Il ne fait aucun doute que si les datations des fouilles archéologiques en Israël sont bien celles que leur assigne la chronologie officiellement acceptée par l'histoire du Moyen-Orient ancien, les affirmations du professeur Röhmer (et celles des archéologues israéliens sur lesquels il s'appuie)⁴, ne peuvent guère être niées.

De son côté, William G. Dever qui, depuis plus de trente ans, dirige de nombreuses fouilles sur les sites bibliques au Moyen-Orient, dans un livre qui se veut une défense de l'historicité de la Bible⁵, en vient à poser de manière assez crue les implications de ces «découvertes» pour les lecteurs de la Bible:

«(...) imaginons que l'ancien Israël n'ait été qu'une fable «inventée» par des juifs qui ont vécu bien plus tard, que la littérature biblique n'ait été que pieuse propagande, comme le proclament certains historiens révisionnistes. Alors il n'y aurait jamais eu d'ancien Israël. Il n'y aurait jamais eu de véritable expérience historique d'un peuple réel, à une époque et dans un lieu réels, dont nous pourrions espérer hériter quelque chose de valide sur le plan historique, encore moins quelque chose de valide sur le plan moral et éthique. L'histoire d'Israël que nous conte la Bible hébraïque ne serait qu'un monstrueux canular, une farce littéraire destinée à induire en erreur

3. T. Röhmer, «La Bible revue et corrigée par l'archéologie» (27-31), *Allez savoir*, 28.

4. Voyez en particulier: I. Finkelstein et N. Asher Silberman, *La Bible dévoilée* (Paris: Bayard, 2001 et Folio Histoire, 2004).

5. W.G. Dever, *Aux origines d'Israël. Quand la Bible a dit vrai* (Paris: Bayard, 2005 (2003). Voyez aussi: W.G. Dever, *Did the Biblical Writers Know and When Did They Know it? What Archaeology Can Tell Us About the Reality of Ancient Israel* (Grand Rapids: Eerdmans, 2001).

des millions d'honnêtes gens, n'était sa dénonciation récente par une poignée de courageux savants.»⁶

Voici le problème posé.

– D'une part, nous avons un récit biblique qui se prétend historique et qui, en plus, est très fortement structuré sur le plan chronologique.

– De l'autre, nous avons des données archéologiques dont les dates fondées sur une chronologie égyptienne, constituée d'après des documents divers du III^e siècle avant Jésus-Christ par le prêtre égyptien païen Manéthon.

Enfin, aucune concordance précise réelle n'existe entre ces deux séries d'événements.

– Aucun événement de l'histoire d'Israël ne correspond à un événement dans l'histoire de l'Egypte qui lui serait contemporain. *Ceci est certainement le cas si la chronologie officiellement reçue est correcte.*

On peut dresser une variété d'hypothèses à partir de ce constat des données historiques et archéologiques concernant l'histoire du Moyen-Orient ancien, telle qu'elle est actuellement perçue dans le monde académique.

1) Le récit officiellement accepté est exact et donc l'histoire biblique d'Israël est un mythe.

2) Les événements décrits par la Bible sont vrais et la chronologie que l'on y trouve est exacte. Il doit en conséquence y avoir des faits correspondants aux faits bibliquement attestés, dans l'histoire égyptienne. Si aujourd'hui on ne les trouve pas, c'est que l'on cherche au mauvais endroit historique, parce qu'il y a un décalage important entre la chronologie biblique qui, elle, est historiquement exacte, et la chronologie officiellement reconnue pour l'Egypte ancienne qui, elle, est fausse historiquement.

3) On peut également essayer de continuer à accepter la chronologie actuellement reconnue et cependant, quand même, chercher à y trouver un accommodelement avec les faits attestés par les

6. *Ibid.*, 7.

documents bibliques. C'est la démarche tentée par l'archéologue William Dever, que nous venons de citer, ou encore par l'éminent égyptologue de l'Université de Liverpool, Kenneth Kitchen⁷. La plupart des professeurs d'Ancien Testament qui croient encore à l'inspiration de la Bible et qui se sentent encore concernés par ce problème ont adopté cette démarche.

4) On peut, enfin, comme le fait la vaste majorité des spécialistes de l'Ancien Testament, attachés ou non à la véracité historique et théologique de la Bible, jouer au jeu de l'autruche avec la question que nous soulevons ici. Ils semblent préférer, pour éviter le danger intellectuel et spirituel de se confronter à l'historicité ou à la non-historicité des documents de l'Ancien Testament, simplement passer sous silence la question du lien entre l'histoire biblique et les événements de l'histoire. Ils se consacrent à l'exégèse des textes de l'Ancien Testament de manière indépendante – c'est-à-dire virtuelle – par rapport aux réalités du monde de l'histoire des hommes. La religion chrétienne, dans une telle perspective, dégagée des réalités de l'histoire, prend alors, sans même s'en rendre compte, l'allure d'un système gnostique suspendu en l'air, hors de la réalité créée.

Le professeur Dever qui, pour sa part, prétend que «la Bible a dit vrai», postulant une véracité historique pour les documents bibliques de l'ordre de 10%, exprime son étonnement devant le refus général des commentateurs bibliques, toutes tendances rassemblées, de considérer ce qu'il appelle «le problème de la reconstruction historique»⁸. Citons-le encore:

7. K. Kitchen, *On the Reliability of the Old Testament* (Grand Rapids: Eerdmans, 2003). Il est frappant de remarquer que dans cet ouvrage de 662 pages, l'auteur, un des plus éminents égyptologues vivants, qui par-dessus professe des convictions chrétiennes évangéliques, ne semble d'aucune manière se rapporter à aucun élément de l'abondante documentation qui se trouve à la base de notre étude. Voyez également les ouvrages suivants allant dans le même sens: J. Currid, *Ancient Egypt and the Old Testament* (Grand Rapids: Baker Books, 1991); J.K. Hoffmeier, *Israel in Egypt. The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition* (Oxford: Oxford University Press, 1996); C.H. Gordon et G.A. Rendsburg, *The Bible and the Ancient Near East* (Norton: New York, 1997). Voyez également l'ouvrage collectif édité par D.J. Wiseman, *Peoples of Old Testament Times* (Oxford: Oxford University Press, 1973).

8. W.G. Dever, *op. cit.*, 11.

«Je n'aborde pas ce sujet en critique littéraire de la Bible hébraïque, mais en archéologue et historien. Ainsi n'ai-je point commenté les nombreux ouvrages qui traitent ces textes sous l'angle littéraire. Fait étrange, ces livres, pour la plupart, quelle que soit leur approche, contournent le problème de la reconstruction historique. Ils tendent à se contenter d'être «une histoire de la littérature consacrée à l'histoire de l'ancien Israël», alors que je m'attache davantage à ce qu'Allbright appelle les *realia*, les faits concrets.»⁹

L'exception notable à la myopie historique qui caractérise ces commentateurs que nous serions tentés d'appeler *gnostiques*, tant ils enferment la Bible dans une espèce de ghetto intellectuel coupé du réel, est l'ouvrage merveilleux de deux savants juifs, André et Renée Neher, auteurs de l'irremplaçable *Histoire biblique du peuple d'Israël*. Dans une affirmation courageuse que nous faisons pleinement nôtre, ils écrivent au sujet de leur ouvrage majeur:

«Ce livre présente l'histoire du peuple d'Israël dans les limites chronologiques de la Bible. (...) il accepte l'histoire biblique comme un tout indivisible. (...) A l'inverse de Renan et de Lods qui sont, à l'heure actuelle [1962] les classiques de l'Histoire d'Israël, les auteurs de ce livre ne reconstruisent pas l'histoire de la Bible sur les ruines de la Bible. La Bible ne se manifeste pas à eux, en tant que document historique, chemin faisant seulement, à titre accidentel et comme par pièces détachées, lorsque la documentation historique extrabiblique ne fournit plus de matière. C'est sur le corps et l'esprit d'une Bible considérée comme un organisme vivant que se développe ici l'histoire. Ce n'est pas une histoire d'Israël à propos de la Bible, mais une histoire biblique d'Israël.»¹⁰

9. *Ibid.*, 8.

10. A. et R. Neher, *Histoire biblique du peuple d'Israël* (Paris: Adrien Maisonneuve, 1962), vii-viii.

Un autre auteur juif a pour sa part définitivement démolî la critique du Pentateuch selon la méthode dite des diverses «sources». Il s'agit de l'ouvrage d'U. Cassuto, *The Documentary Hypothesis. Eight Lectures* (Jérusalem: The Magnes Press, 1961-1941).

Il existe deux histoires plus récentes des peuples bibliques, hébreux et égyptiens, qui elles aussi tiennent compte de manière rigoureuse des documents historiques bibliques. Il s'agit, pour le peuple de la Bible, de D. Rohl, *The Lost Testament. From Eden to Exile: the Four-Thousand-Year History of the People of the Bible* (London: Century, 2002); et de F. Crombette, *Véridique histoire de l'Egypte ancienne* (3 volumes) (Tournai: CESHE, 1997).

Plus anciennement, il faut absolument revenir au classique de J. Ussher (1581-1656), *The Annals of the World* (Master Books, 2003, 1650-1654), point culminant de l'ancienne tradition chrétienne d'étude de la Bible, tant chez les catholiques romains (comme Le Maistre de Sacy dans son merveilleux commentaire de toute la Bible) que chez les réformés, comme H. Bullinger, le réformateur de Zurich.

Nous devons malheureusement constater que même des savants d'une probité exemplaire, tel Floyd Nolen Jones, céder à la tentation d'un biblicisme fermé sur lui-même. Dans sa remarquable chronologie biblique parlant, par exemple, de la date de l'Exode, il écrit:

«(...) ce n'est pas le but de cet ouvrage d'essayer de résoudre les problèmes de chronologie égyptienne ou d'égyptologie se rapportant aux questions en considération. Pour préparer une chronologie correcte du Texte sacré, ce n'est ni nécessaire, ni du tout essentiel de connaître les noms des pharaons dont parle le livre de l'Exode.»¹¹

Immanuel Velikovsky, aux travaux duquel nous allons plus loin largement revenir, écrivait très judicieusement à propos des impasses dans lesquelles sont tombées les recherches sur l'histoire du Moyen-Orient ancien et, en particulier, celle des pharaons:

«Pieux, ils ne posèrent pas de questions; instruits, ils déclarèrent que les merveilles racontées dans le récit n'étaient que des événements ordinaires; critiques, ils nièrent l'histoire, l'expliquant comme un mythe d'origine relativement récente.»¹²

I. La chronologie reçue pour l'histoire du Moyen-Orient ancien

Pour bien comprendre la problématique chronologique qui va maintenant occuper notre attention, il nous faut examiner la manière dont a été établie la datation des événements du monde antique. Commençons par une définition de ce qu'est la chronologie. Floyd Nolen Jones, dans un ouvrage récent intitulé *La chronologie de l'Ancien Testament*, écrit:

«La chronologie est la science qui cherche à diviser le temps en des intervalles réguliers et à attribuer des dates aux événements historiques, ceci dans l'ordre qui leur est propre. Sans elle, il deviendrait impossible de comprendre la suite des événements de l'histoire, bibliques ou non bibliques. Comme la chronologie est le fondement

11. Floyd Nolen Jones, *The Chronology of the Old Testament* (Master Books), 9. Comme Kitchen, Jones, s'il nomme les spécialistes les plus en vue sur ces questions, omet par contre de mentionner les auteurs allant à contre-courant – et tout particulièrement I. Velikovsky – dont les travaux sont la base de notre étude.

12. I. Velikovsky, *Le désordre des siècles* (Paris: Le Jardin des Livres, 2005-1952), 34.

sur lequel repose l'histoire et le squelette lui donnant sa structure et sa forme, les événements de l'histoire ne peuvent être compris ou avoir un sens, que pour autant qu'ils sont maintenus dans leur séquence temporelle exacte. Si la séquence temporelle est altérée, l'interprétation des événements est déformée et l'on ne peut plus lui faire confiance.»¹³

Pour les historiens et les chronologues modernes travaillant sur l'histoire du Moyen-Orient ancien, les textes bibliques sont frappés d'un ostracisme intellectuel arbitraire: ils ne sont pas placés sur le même plan de fiabilité que les documents prétendument neutres de la documentation historique non biblique. Ces érudits sont confortés dans ce préjugé défavorable frappant les textes de la Bible par les résultats du travail de la méthode historique-critique en vogue dans les universités. Ce travail critique effectué sur la Bible a déconstruit le texte biblique à tel point qu'il ne conserve plus aucune valeur aux yeux des historiens comme document historique fiable.

Pour structurer l'histoire du Moyen-Orient ancien, nos savants ont donc dû se rabattre sur des données chronologiques extérieures à la Bible. Il s'agit, en l'occurrence, des reconstructions des dynasties égyptiennes élaborées principalement d'après les listes constituées par le prêtre égyptien Manéthon au III^e siècle avant Jésus-Christ. Nous disposons aussi, pour une période plus tardive, de la liste des rois de Perse établie par le philosophe et astronome grec Ptolémée, au II^e siècle de notre ère. Mais nous ne nous occuperons pas de la période Perse dans cette étude¹⁴.

Il faut remarquer, ici, que les peuples du Moyen-Orient ancien étaient, à l'exception d'Israël, tous animés d'une conception cyclique de l'histoire, ce qui explique leur peu d'intérêt pour garder un souvenir exact des événements chronologiquement datés de leur passé. Contrairement au peuple d'Israël pour lequel l'histoire religieuse suivait, non des cycles se répétant, comme c'était le cas chez les peuples païens, mais une direction linéaire, tous

13. F.N. Jones, *op. cit.*, 1.

14. Sur cette question, voyez de J. Moorman, *Bible Chronology. The Two Great Divides*, The Bible for Today. (900 Park Avenue, Collingswood NJ 08108 www.BibleForToday.org), s.d.

les autres peuples du Moyen-Orient ancien se contentaient d'une chronologie approximative. On a ainsi, par un *a priori* irrationnel, exclu les données les plus sûres pour l'établissement d'une chronologie définissant le cadre de l'histoire du Moyen-Orient ancien et ceci en faveur de données chronologiques souvent difficiles à interpréter, contradictoires et fragmentaires, ouvrant ainsi la porte à de nombreuses incertitudes et à des hypothèses fragiles.

Les listes dynastiques de Manéthon

Les diverses listes dynastiques, attribuées au prêtre égyptien Manéthon vivant au III^e siècle avant Jésus-Christ, constituent la base de la chronologie officielle de l'histoire du Moyen-Orient ancien¹⁵. Voici ce qu'en écrit Roger Henry dans un ouvrage récent intitulé *La chronologie synchronisée. Repenser l'histoire antique du Moyen-Orient*:

«(...) il est essentiel de comprendre comment cette chronologie s'est formée. Les Egyptiens notaient les événements en fonction des années de règne du monarque alors en vie. Bien que nous groupions les pharaons en dynasties, les Egyptiens ne le faisaient pas. Et bien que nous possédions plusieurs «listes de rois» fragmentaires, elles n'indiquent pas les dynasties parallèles et ne permettent pas de déterminer la durée précise de chaque règne. Pour faire cela, il faut espérer que les inscriptions découvertes sur le terrain puissent couvrir des règnes complets, mais ceci n'est que rarement le cas.»¹⁶

Qu'en est-il alors de ces listes dynastiques de Manéthon sur lesquelles les historiens et les archéologues ont construit la chronologie de l'ancienne Egypte puis, par extrapolation, celle du Moyen-Orient ancien tout entier? Sont-elles sûres, fiables, certaines?

Pour nous en faire une idée, écoutons ce qu'en dit W.G. Waddell dans l'*Introduction* de sa traduction de l'édition classique, établie et traduite par ses soins, des œuvres de Manéthon.

15. Nous nous occupons principalement dans cette étude des relations d'Israël avec l'Egypte. Pour ce qui concerne l'Assyrie, voyez: M. Cogan, *Imperialism and Religion: Assyria, Judah and Israel in the Eighth and Seventh Centuries B.C.E.* (Missoula: Scholars Press, 1974). Pour Babylone et Israël, voyez: D.J. Wiseman, *Nebuchadnezzar and Babylon* (Oxford: Oxford University Press, 1991).

16. R. Henry, *Synchronised Chronology. Rethinking Middle East Antiquity* (New York: Algora, 2003), 13.

«Ses œuvres, dans leur forme originale, auraient la plus grande importance et valeur pour nous aujourd’hui; mais (...) nous ne pouvons connaître ces écrits que dans les citations fragmentaires, et souvent déformées, qu’ont préservées pour nous Josèphe et les chronographes chrétiens, Africanus et Eusèbe.»¹⁷

Nous trouvons d’autres fragments des œuvres de Manéthon dispersées dans celles de divers auteurs grecs. Des remarques de Waddell ressortent les points suivants relatifs à l’*Histoire de l’Egypte* de Manéthon:

- On ne peut savoir si Manéthon a écrit trois ou six ouvrages.
- Certains extraits de ces œuvres sont préservés par l’historien juif du I^{er} siècle, Josèphe.
- D’autres extraits sont préservés dans des versions fort différentes par les historiens chrétiens des III^e et IV^e siècles après Jésus-Christ, Sextus Julius Africanus et Eusèbe de Césarée.

Waddell écrit:

«Même à partir de la brève description que nous venons de donner, on peut voir que de nombreux problèmes subsistent, et qu’il est en conséquence très difficile d’avoir une certitude quelconque sur ce qui serait authentiquement de Manéthon, ou ce qui est, ou bien usurpé, ou corrompu.»¹⁸

Il ajoute que les passages de Manéthon aujourd’hui disponibles ont été tellement manipulés par ceux qui les employaient à des fins d’historiens polémiques,

«(...) que nous ne pouvons plus reconnaître clairement ce qui appartenait à Manéthon et ce qui provient d’adjonctions ultérieures.»¹⁹

Parlant des sources des écrits de Manéthon, Waddell écrit:

«On ne peut guère s’attendre à ce que l’*Histoire de Manéthon* ait une plus grande valeur que ses sources; et les matériaux qui étaient à sa disposition comportent une forte proportion de traditions non historiques et de légendes populaires.»²⁰

17. *Manetho*, with an English Translation by W.G. Waddell (Loeb Classical Library, Oxford and Harvard University Press, 1997-1940), vii.

18. *Manéthon*, xvii.

19. *Manéthon*, xviii.

20. *Manéthon*, xxi.

Après avoir décrit les écarts étonnantes que l'on découvre entre les différentes listes de pharaons figurant sur les monuments et documents égyptiens (Abydos, Karnak, le papyrus de Turin, la pierre de Palerme, etc.) et la difficulté de les réconcilier avec les fragments de listes de dynasties de Manéthon qui sont parvenus jusqu'à nous, Waddell écrit:

«Nous savons que Manéthon a critiqué Hérodote (...) Cependant les *Aegyptica* de Manéthon n'ont aucune prétention à être considérés comme une histoire critique de l'Egypte; sa valeur se trouve dans les squelettes dynastiques qu'on y trouve et qui servent de structure aux indices découverts sur les monuments. Elles servent ainsi à fournir les bases essentielles du schéma généralement reçu pour établir la chronologie égyptienne.»²¹

Il continue:

«Mais le travail de Manéthon lui-même contenait, dès le départ, de nombreuses erreurs; et toutes ne provenaient pas des perversions du texte introduites par les scribes et les réviseurs. On a trouvé la durée de nombreux règnes parfaitement impossible; dans certains cas, les noms des rois et leur ordre de succession chez Manéthon se sont avérés inacceptables à la lumière des preuves provenant des monuments. Si nous devons nous fier aux extraits préservés par Josèphe, l'œuvre de Manéthon ne peut aucunement être considérée comme une histoire authentique de l'Egypte, exacte dans les détails qu'elle relate, comme c'est, par exemple, le cas pour la *Chaldaica* de Béroze provenant d'une époque ultérieure.»²²

Et Waddell de conclure:

«Manéthon introduisit dans une série déjà corrompue de listes dynastiques un certain nombre de traditions populaires dans le style caractéristique des Egyptiens. Les Egyptiens n'avaient en fait pas développé un sens historique véritable, bien que l'œuvre de Manéthon témoigne, dans une certaine mesure, de l'influence que la culture grecque avait pu exercer sur un prêtre égyptien.»²³

21. *Manéthon*, xxv.

22. *Manéthon*, xxv.

23. *Manéthon*, xxv-xxvi.

En terminant, il nous faut faire remarquer le caractère à proprement parler religieux du travail historique et chronologique de ce prêtre égyptien du temple d'Héliopolis, temple dans lequel il introduisit le culte syncrétiste de Sérapis. Comme l'indique un historien moderne, Manéthon,

«(...) connaissait sans doute fort bien l'arbre sacré placé dans la grande salle du temple d'Héliopolis où la déesse Seshat, la patronne des Lettres, avait écrit de sa propre main les noms et les actions des rois. Manéthon ne fit rien d'autre que communiquer au monde grec ce que la déesse avait elle-même noté. Mais il le fit avec un sens bien marqué de la supériorité des sources sacrées des Egyptiens, ceci en opposition consciente à Hérodote qu'il cherchait à contredire.»²⁴

On constate ainsi, non seulement les bases religieuses païennes des chronologies de Manéthon, mais également le caractère incertain, fragmentaire, partiel et souvent contradictoire des listes dynastiques qu'il nous a laissées. Dans une telle perspective, on ne peut qu'admirer la retenue et la modération des critiques émises par l'historien biblique juif André Neher à l'égard d'un système chronologique universellement admiré et cependant fondé sur des bases remarquables par leur incertitude et leur fragilité:

«(...) il y a encore un fait indiscutable [qui est] que les chronologies antiques non bibliques étaient tributaires, elles aussi, de certaines considérations religieuses, ou bien symboliques ou politiques, dont le sens nous échappe encore. Cela est vrai surtout des chronologies assyriennes et, sans doute, également des chronologies égyptiennes. L'homme rationnel du XIX^e et du XX^e siècle les lit et les interprète avec son esprit, alors que, pour les connaître dans leur sens véritable, il faudrait une clé que nous ne possérons plus. En tout état de cause, ce n'est que dans les périodes les plus basses, celles où, à partir du VII^e siècle avant Jésus-Christ, s'élabore en Egypte un système de comput du temps dont les principes rationnels seront repris par les Grecs, que la chronologie devient sûre. Mais il serait présomptueux de déterminer les dates plus hautes en ne se fiant qu'aux chronologies non bibliques. (...)»²⁵

24. Laquer, Pauly-Wissowa-Kroll cité dans *Manéthon*, xii.

25. A. et R. Neher, *op. cit.*, xiv-xv.

II. Critique progressive du consensus chronologique officiel pour le Moyen-Orient ancien

Bien que l'écrasante majorité des historiens et des archéologues tiennent la chronologie officiellement reçue, basée sur les listes dynastiques de Manéthon pour étant d'une solidité certaine, des esprits indépendants se sont dressés, ici et là, au cours des derniers siècles, pour critiquer les faiblesses de la chronologie reçue pour l'Egypte, et au travers d'elle, celle du Moyen-Orient ancien tout entier. Nous allons maintenant entreprendre un survol rapide de cette tradition critique non conformiste. Mais, en préambule, faisons deux remarques.

La première – et cela est bien compréhensible, vu la censure académique habituelle à l'encontre des idées non reçues – est le constat du silence officiel quasiment complet à l'égard de ces voix dissidentes.

La deuxième, ici plus surprenante, est que ces critiques du système chronologique en place s'ignorent souvent très largement entre elles. Dans ce domaine, chacun semble vouloir garder pour soi l'originalité absolue de ses découvertes, même si elles ont déjà été faites par leurs prédecesseurs!

Isaac Newton (1700)

Le physicien et mathématicien anglais sir Isaac Newton n'est guère connu pour ses travaux de chronologie ancienne, mais il doit, sans doute, être considéré comme l'ancêtre intellectuel des critiques modernes du système chronologique que nous étudions. Dans un petit ouvrage intitulé *The Original of Monarchies*, publié pour la première fois en 1963 par l'historien anglais F.E. Manuel²⁶, Newton faisait une critique très sévère des travaux de chronologie de Manéthon et de Bérose. Voici ce qu'en écrit John Crowe dans un article récent :

«Sir Isaac Newton (1643-1727) fut peut-être le premier grand révisionniste des études de chronologie ancienne. En 1700, déjà célèbre pour sa découverte des lois de la gravitation, son génie étant reconnu à travers tout le monde savant, il s'adonna à son intérêt

26. F.E. Manuel, *Isaac Newton Historian* (Cambridge: Cambridge University Press, 1963).

pour l'histoire ancienne. Il démontra que cette histoire avait été indûment prolongée de plusieurs siècles et il fut le premier à affirmer que le pharaon Sesostris d'Hérodote, dont les conquêtes furent les mêmes que celles de Tuthmose III, n'était autre que le Shishak de la Bible [qui prit Jérusalem et emporta les ustensiles sacrés du Temple sous le roi Roboam, fils de Salomon]. Ses travaux offrent un appui important à ceux de Velikovsky. Tandis que des nouvelles preuves archéologiques découvertes depuis son temps ont manifesté des failles dans sa reconstruction de l'histoire ancienne, son examen et son évaluation des sources historiques anciennes méritent toujours un examen attentif de notre part.»²⁷

E.W. Hengstenberg (1840)

En 1840, le grand savant allemand spécialiste de l'Ancien Testament Ernest Wilhelm Hengstenberg (1802-1869) publia un ouvrage intitulé, *L'Egypte et les livres de Moïse*²⁸. On y trouve une comparaison systématique et détaillée des données égyptiennes du II^e millénaire avant Jésus-Christ, connues à l'époque de Hengstenberg, avec celles du Pentateuque dans les domaines géographique, culturel, économique, religieux, historique, politique et même météorologique. Cette comparaison minutieuse fait paraître de nombreuses concordances précises entre les récits bibliques et les faits de l'époque.

Ernest Havet (1873)

Déjà en 1873, l'historien français Ernest Havet, constatant l'isolement complet des deux histoires anciennes de l'Egypte, celles de Manéthon et de Béroze, avait émis de forts doutes sur la valeur de leurs travaux chronologiques²⁹.

J. Lieblin (1873)

En cette même année, l'égyptologue français J. Lieblin publia en Suède les résultats de ses recherches sur la chronologie

27. John Crowe, «The Revision of Ancient History – A Perspective» (2001), 7-10, article électronique à consulter sur Internet à l'adresse suivante: www.knowledge.co.uk/sis/ancient.htm

28. E.W. Hengstenberg, *Egypt and the Books of Moses. The Books of Moses Illustrated by the Monuments of Egypt* (Andover: Allen, Morrill and Wardwell, 1843 (1840). Veuillez aussi la réédition récente de l'ouvrage célèbre de E.W. Hengstenberg, *Dissertations on the Genuineness of the Pentateuch* (Eugene: Wipf and Stock, 2004).

29. E. Havet, *Mémoires sur les écrits portant les noms de Béroze et de Manéthon* (Paris, 1873).

égyptienne. Il y avait découvert, en étudiant les listes dynastiques alors à sa disposition, qu'il était impossible de suivre comme telles les listes de Manéthon. Citons un bref extrait des conclusions de ses travaux qui démontrent le caractère souvent parallèle de dynasties considérées par Manéthon (et à sa suite par la chronologie reçue) comme successives:

«Tel est mon classement des dynasties, qui seul peut expliquer les données diverses et les chiffres en apparence contradictoires de Manéthon, du papyrus de Turin et des stèles. Mais on voit qu'en partant de ce principe, il n'est plus possible de regarder toutes ces dynasties, la VIII^e, la IX^e, la X^e, la XI^e et la XII^e, comme successives. Je ne parlerai pas de la IX^e dynastie, dont à présent nous ne savons absolument rien, mais les autres dynasties dont nous nous occupons ici apparaissent dans une lumière assez claire. A moins de renoncer à faire régner l'ordre et la saine raison dans toute cette partie de l'histoire de l'Egypte, on est forcés de convenir que la X^e et la XI^e ont dû être contemporaines avec une partie de la VI^e et de toute la VIII^e dynastie.»³⁰

Cecil Torr (1896)

En 1896, Cecil Torr, un égyptologue anglais, personnage des plus excentriques et résolument athée, s'est penché avec une attention soutenue sur les listes royales et dynastiques de Manéthon. L'acceptation de la chronologie déduite d'après les documents de Manéthon avait eu des effets surprenants sur la chronologie des civilisations voisines de l'Egypte. En particulier, la découverte de poteries grecques de l'époque mycénienne (du XII^e au VIII^e siècle avant Jésus-Christ), dans le contexte de la célèbre XVIII^e dynastie égyptienne datée officiellement au moins quatre siècles plus tôt (du XVI^e au XII^e siècle avant Jésus-Christ), bouleversa complètement la compréhension par les historiens des annales de la Grèce. Une période de ténèbres (d'environ quatre cents ans), privée de tout contenu historique, se serait abattue sur l'histoire grecque depuis la chute de la civilisation mycénienne (celle de la guerre de Troie de la fin du XII^e siècle, selon la chronologie en place) et l'apparition de la Grèce archaïque vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ce qui avait

30. J. Lieblin, *Recherches sur la chronologie égyptienne d'après les listes généalogiques* (Christiania, 1873), 69.

toujours été considéré comme des périodes historiques immédiatement successives apparaissant soudainement, par nécessité de se conformer à la chronologie égyptienne, séparé par un gouffre de quelque quatre siècles.

Torr définissait sa méthode comme suit:

«J'ai cherché à établir les dates de la seule manière dont elles peuvent être fixées avec certitude: c'est-à-dire en déterminant la vraie succession des rois et la longueur de leurs règnes.»

Comme l'indique Martin Durkin dans son *Introduction*, Cecil Torr, s'étant soigneusement penché sur les données historiques et archéologiques disponibles à son époque, procéda de la manière suivante:

«[Il] commença avec la conquête de l'Egypte par le roi de Perse Cambuse en 525 avant Jésus-Christ et remonta le cours de l'histoire, règne par règne, jusqu'à l'ascension sur le trône des pharaons d'Amenhemet I. Il en conclut que les règnes de la XVIII^e dynastie ne dataient pas de 1500 ans avant Jésus-Christ, comme on le croyait généralement, mais que (cette dynastie) ne débuta pas plus tard que 1271 avant Jésus-Christ pour se terminer aux environs de 850.»³¹

Dans ce travail minutieux de remontée du cours de l'histoire, Torr en vint à se rendre compte des nombreux obstacles sur son chemin.

«En fait les évidences sont, en tant d'endroits, si imparfaites que des résultats probants ne peuvent pas être obtenus. (...) Mais il n'y a guère de doute que toute la succession des rois sera un jour fixée ainsi que la longueur de leurs règnes de telle sorte qu'une date précise de chaque événement pourra être établie par rapport au calendrier que nous utilisons.»³²

Voici enfin son appréciation de la chronologie officiellement reconnue en son temps (comme dans le nôtre) et qui se base essentiellement sur les structures chronologiques contenues dans les listes de Manéthon:

31. M. Durkin, «Introduction», dans Cecil Torr, *Memphis and Mycenae. An Examination of Egyptian Chronology and its Application to the Early History of Greece* (London: Isis, 1988, C.U.P., 1896), ii-iii.

32. C. Torr, *op. cit.*, 2.

«Dans la pénurie d'informations provenant des inscriptions ou des sources contemporaines égyptiennes, il reste l'histoire de Manéthon, ou ce qui passe pour tel. Mais ainsi elle n'a guère de valeur. L'original est perdu et toutes les versions existantes se contredisent. (...) En fait, on ne peut même pas savoir ce que Manéthon voulait dire par «dynastie», bien que la répartition des rois d'Egypte en trente dynasties constitue le fondement même de son travail. De toute manière, ses affirmations doivent être reçues avec beaucoup de prudence, vu qu'il vivait au temps des rois Ptolémées, époque à laquelle les sources authentiques pour fixer l'histoire ancienne de l'Egypte étaient certainement tout aussi rares qu'aujourd'hui.»³³

Mais ce raccourcissement de l'histoire égyptienne et, au travers d'elle, de toute l'histoire du Moyen-Orient ancien, n'a guère eu d'impact sur la chronologie officiellement reçue.

A.S. Yahouda (1935)

En 1935, l'égyptologue et hébraïsant juif A.S. Yahouda publia une étude passionnante sur l'exactitude des récits bibliques de la Genèse et de l'Exode par rapport à ce qui est connu de l'histoire et de la civilisation égyptiennes. Après avoir décrit la déconstruction des récits de la Thora par la méthode de la critique des sources, Yahouda définit son but ainsi:

«(...) il est tout d'abord nécessaire d'établir les preuves décisives de l'authenticité et de l'antiquité des récits de Joseph et de l'Exode. Ces preuves doivent provenir d'une concordance de preuves à la fois archéologiques et linguistiques.»³⁴

Il ajoute:

«(...) si, par ailleurs, il est exact que le Pentateuque a son origine dans la période de l'Exode, juste avant le retour des Hébreux au pays de Canaan, il doit alors être possible de découvrir dans la langue dans laquelle ils ont écrit les textes de la Bible des traces des langues des pays où les Israélites ont séjourné, dans la langue hébraïque.»³⁵

33. C. Torr, *op. cit.*, 2-3.

34. A.S. Yahouda, *The Accuracy of the Bible. The Stories of Joseph, the Exodus and Genesis Confirmed and Illustrated by Egyptian Monuments and Language* (London: E.P. Hutton, 1935), xxvi. Dans une même perspective comparative, voyez Pierre Montet, *L'Egypte et la Bible* (Neuchâtel: Delachaux et Niestlé, 1959).

35. A.S. Yahouda, *op. cit.*, xxix.

Son livre est une description très précisément documentée de la concordance des récits bibliques avec la langue et les moeurs sociales, culturelles et politiques de l'ancienne Egypte. Yahouda découvre également dans l'hébreu du Pentateuque de nombreux échos de la langue égyptienne. Nous pourrions citer bien des rapprochements très éclairants, tant pour la Bible que pour la civilisation égyptienne, mais cela nous empêcherait d'avancer dans notre propos. Citons simplement la conclusion qu'il donne à son *Introduction*:

«Tout ceci [les preuves nombreuses de correspondances concrètes entre les données de l'histoire égyptienne et le texte du Pentateuque] contribuera à démontrer que la présence d'éléments égyptiens dans le Pentateuque est la meilleure preuve que les livres de Moïse ont bel et bien été composés à cette époque, époque où les Hébreux étaient encore sous l'influence immédiate de leurs relations avec les Egyptiens, comme il l'est clairement affirmé dans le Pentateuque lui-même.»³⁶

Donovan A. Courville (1971)

Jusqu'à présent, nous avons examiné des auteurs qui critiquaient la chronologie reçue pour l'Egypte et le Moyen-Orient ancien, cela sans d'abord tenir compte de la chronologie la plus substantielle, la plus suivie et la plus complète de toute l'histoire du Moyen-Orient ancien – je parle, il va de soi, de cette chronologie contenue dans la Bible qui structure si fortement toute l'histoire du peuple de Dieu. Avec Donovan C. Tourville, savant de confession adventiste, à la fois théologien, égyptologue et autorité mondialement reconnue en ce qui concerne les animaux marins venimeux, nous nous trouvons devant une perspective différente. Dans son ouvrage classique en deux volumes, *Le problème de l'Exode et ses ramifications* (1971), Courville se base explicitement sur la valeur des données chronologiques contenues dans le détail du texte de la Bible hébraïque pour rectifier la chronologie officielle de l'Egypte ancienne. Il confronte ainsi de manière systématique le cadre stable de la chronologie biblique aux données diverses à partir

36. A.S. Yahouda, *op. cit.*, p. xxxvii.

desquelles la chronologie universitaire en place a été constituée. Voici sa conclusion:

«La différence par rapport à la chronologie biblique est de l'ordre de six cents ans lors de la conquête de Canaan et de pas moins de six cents ans lors de l'Exode. (...) S'il est vrai que les vues généralement acceptées sont frappées d'une erreur d'une pareille ampleur, une structure chronologique corrigée de l'histoire du Moyen-Orient ancien devrait éliminer les problèmes non résolus ainsi que les anachronismes apparents du système en place et devrait, en plus, ne pas y introduire des problèmes nouveaux.»³⁷

C'est à travers une étude minutieuse, menée pendant une quinzaine d'années sur les données archéologiques de l'histoire de l'Egypte, que Courville en est venu à justifier l'entièrerie véracité historique des faits bibliquement attestés et leur relation organique avec le contexte historique environnant. Nous ne citerons ici qu'un exemple de la manière par laquelle il effectue la correction des erreurs que recèle la chronologie manéthonienne en place.

«Selon la chronologie traditionnelle, la XIII^e dynastie suit directement la XII^e. Mais il n'y a aucune preuve d'une telle affirmation hors des présupposés sur lesquels cette chronologie est fondée.»³⁸

En citant l'historien Winlock³⁹, il constate qu'il y a, pour la période allant de la XIII^e à la XVI^e dynastie, plus de noms de rois dans les listes de Manéthon que pour tous les siècles précédents de l'histoire de la vallée du Nil et ceci malgré le fait que ces quatre dynasties ne durèrent ensemble pas plus que deux siècles. Il ressort de l'étude détaillée de cette période de l'histoire égyptienne que pendant ces deux siècles l'Egypte fut divisée en une multitude de petits royaumes dont les noms, cités dans les listes dynastiques, sont les roitelets. Avec son esprit mesuré habituel Courville tire la conclusion suivante de ces faits:

«(...) les rois de la XIII^e dynastie ne représentent que des princes locaux régnant sur leurs petits royaumes provinciaux pendant cette période de désintégration féodale du Royaume d'Egypte. Ils ne

37. D.A. Courville, *The Exodus Problem and its Ramifications* (2 volumes), (Loma Linda: Challenge Books, 1971), xviii-xix.

38. D.A. Courville, *op. cit.*, I, 150.

39. H.E. Winlock, *Rise and Fall of the Middle Kingdom*, 1917, 93.

représentent pas, en conséquence, des successions de règnes. En d'autres mots, ajoute-t-il, la relation de durée précise entre les noms individuels de la liste de Turin ne correspond pas nécessairement à une suite continue de règnes.»⁴⁰

Courville a démontré par de telles rectifications dynastiques que la longueur excessive de la chronologie officielle de l'Egypte ancienne peut raisonnablement être réduite de manière à pouvoir retrouver des rapports redevenus à nouveau évidents entre les récits de l'Ancien Testament et l'histoire ancienne, d'abord celle de l'Egypte, puis celle du Moyen-Orient ancien dans son ensemble. Dans ses conclusions, il écrit:

«La nécessité de reconnaître l'existence d'espaces chronologiques vides de tout contenu historique dans une aire géographique particulière est un signe permettant de soupçonner que la chronologie a dû y être indûment étendue. Si de tels vides historiques apparaissent dans plusieurs régions éloignées les unes des autres, la probabilité augmente qu'une telle extension infondée de la chronologie requiert un réexamen critique des présupposés sur lesquels la structure chronologique générale à toutes ces régions a été construite. L'existence d'un espace temporel de plusieurs siècles vide de tout contenu historique, tant dans l'histoire de la Grèce que dans celle des Hittites, ainsi que pour de nombreux sites spécifiques en Palestine et ailleurs, est un exemple clair de ce que nous affirmons ici.»⁴¹

John Dayton (1978)

John Dayton publia en 1978 un ouvrage intitulé *Les minéraux, les métaux, l'émail et l'homme* qui, en partant d'une étude simple sur la technologie de l'émail, se développe en une critique radicale des datations archéologiques habituelles⁴². Il découvrit lui aussi dans l'histoire des cultures du Moyen-Orient ancien des périodes où les techniques de l'émail étaient bien connues, périodes qui furent suivies dans l'histoire de l'émail de trous temporels incompréhensibles. Ces interruptions furent à leur tour suivies de nouvelles époques où ces techniques réapparurent de manière soudaine et parfaitement développée. Il proposa un

40. D. Courville, *op. cit.*, I, 152.

41. *Ibid.*, II, 331.

42. J. Dayton, *Minerals, Metals, Glazing and Man* (London: Harrap, 1978).

raccourcissement de l'âge du bronze tardif de quelque trois cents ans, d'environ 1200 avant Jésus-Christ à plus ou moins 900 (pour augmenter plus tard sa correction à environ cinq cents ans). Il démontra qu'il n'était pas possible d'affirmer que les Phéniciens cessèrent de fabriquer du verre aux environs du XIV^e siècle avant Jésus-Christ pour recommencer vers les 800 ni que les Etrusques quittèrent la région de Troie aux environs de 1150 avant Jésus-Christ pour s'établir en Toscane en 750 seulement⁴³.

Peter James (1991)

Les remarques prudentes mais fermes de D. Courville nous conduisent à une autre tentative, cette fois collective, d'une équipe de cinq archéologues anglais dirigée par Peter James, de l'Université de Londres. Ceux-ci cherchaient à affronter les problèmes chronologiques que l'application de la chronologie officielle posait aux historiens dans leurs efforts de compréhension de l'histoire de la Grèce, de l'Empire Hittite, de l'île de Chypre, de la Palestine et, enfin, de l'histoire égyptienne elle-même. Torr avait déjà constaté les problèmes que la chronologie reçue imposait à l'histoire de la Grèce et à celle de l'Asie Mineure; il s'agissait d'un décalage de plus de cinq siècles entre des époques que l'histoire des Anciens décrivait comme immédiatement successives. Dans un remarquable chapitre intitulé «Re-dater l'Empire des Hittites»⁴⁴, James examine l'histoire de l'Empire des Hatti ou des Hittites qui s'est étendu entre la Méditerranée et la mer Noire, dans ce que nous appelons l'Asie Mineure, région faisant aujourd'hui partie de la Turquie. Les fouilles en Asie Mineure et dans l'est de la Syrie révèlent de remarquables ressemblances entre la culture hittite et celle qui prévalait sur l'île de Crète, civilisation apparentée à celle de Minos, et qui précéda de peu l'apparition de la Grèce archaïque. Torr avait, contre les datations tardives de la chronologie reçue, confirmé l'opinion traditionnelle des historiens de l'Antiquité, Grecs et Romains, qui dataient ces civilisations des IX^e et VIII^e siècles avant Jésus-Christ.

43. John Crowe, «The Revision of Ancient History – A Perspective » (2001), 20.

44. P. James et al, *Centuries of Darkness. A Challenge to the Conventional Chronology of Old World Archaeology* (London: Jonathan Cape, 1991), Ch. VI, 113-141.

En 1887 furent découvertes les fameuses archives de la diplomatie pharaonique d'El Amarna dans la vallée du Nil où se trouvaient des copies de la correspondance des célèbres pharaons de la fameuse XVIII^e dynastie égyptienne, celle des Amenhotep III, Akhenaton et Tutankhamon, dynastie datée officiellement des XIV^e et XIII^e siècles avant Jésus-Christ. Dans cette correspondance, on a trouvé de nombreuses lettres entre les dirigeants de l'Egypte et leurs confrères de l'Empire des Hittites. Un fossé de près de cinq siècles était ainsi révélé entre les données de l'histoire archaïque grecque (qui correspondaient aux styles de la culture hittite (IX^e et VIII^e siècles avant Jésus-Christ) et la correspondance diplomatique entre l'Empire hittite et l'Egypte des pharaons de la XVIII^e dynastie datée officiellement des XIV^e et XIII^e siècles avant Jésus-Christ.

De plus, en 1906 furent découvertes à Boghazkoy, en Turquie orientale, les archives de la capitale de l'Empire hittite, Hattusa, qui recelaient de nombreuses copies de la correspondance entre les Empires Hittites et Egyptiens. On y trouve des lettres entre l'empereur hittite et Ramsès II, pharaon de la XIX^e dynastie. Comme le dit James:

«La découverte de ces documents détaillés [ainsi que ceux d'El Amarna] ne laisse aucun doute sur la chronologie relative de l'Empire Hittite. Elle était maintenant clairement synchronisée avec les XVIII^e et XIX^e dynasties égyptiennes et, en conséquence, datée du XV^e au XIII^e siècle avant Jésus-Christ, ces dates toujours calculées selon la chronologie officielle. La chute de l'Empire hittite a dû, selon cette chronologie, avoir eu lieu entre 1200 et 1175 avant Jésus-Christ.»⁴⁵

Mais, de l'autre côté, nous avons non seulement des correspondances synchroniques entre l'Empire hittite et la civilisation crétoise des IX^e et VIII^e siècles, mais aussi avec l'Empire assyrien des IX^e et VIII^e siècles avant Jésus-Christ. Plus encore, dans les tablettes découvertes dans les archives de la capitale hittite Hattusa, on trouve de nombreux écrits dans une langue très proche de l'hébreu, l'ugarit, et même des poèmes dont le style se rapproche de manière étonnante de celui du prophète Esaïe.

45. *Ibid.*, 119.

Résumons. De nombreux indices pointent vers une date récente pour l'Empire des Hittites. Les synchronismes avec la Crète du VIII^e siècle sont évidents ainsi que ceux avec l'Empire assyrien de la même époque et ceux encore avec la langue et la poésie hébraïques du temps d'Esaïe. Mais la synchronisation la plus forte est évidemment avec l'Egypte des pharaons des XVIII^e et XIX^e dynasties. La chronologie universellement en usage fixe ces dynasties dans la période qui va des XV^e au XIII^e siècles avant Jésus-Christ. D'où un décalage de quelque cinq siècles entre les deux systèmes de datation. En avançant la chronologie de l'Egypte de quelque cinq siècles, on parviendrait à une synchronisation des dates qui résoudrait tous les problèmes! L'hypothèse couramment admise partout dans les cercles universitaires est celle d'un creux chronologique de cinq siècles, une espèce de «trou noir» non dans l'espace du ciel mais dans la durée du temps, trou dans lequel rien ne se serait passé sur le plan historique et pour lequel il n'y a pas la moindre trace de preuves. On constate ainsi un vide historique entre une prétendue apogée de l'Empire hittite au XIII^e siècle et sa disparition sous les coups de l'Empire assyrien au VIII^e, ceci après des siècles d'inexistence historique. Ce vide commence à paraître sous sa figure véritable, celle d'une réalité purement virtuelle, d'une pure fiction académique.

David Rohl (1995)

Dans un ouvrage qui eut un effet sensationnel auprès du grand public (il fut accompagné d'une série télévisée de haute qualité) mais qui connut le rejet presque unanime de la communauté scientifique des égyptologues chevronnés, l'archéologue et égyptologue de l'Université de Londres, David Rohl, en vint enfin à proposer au grand public une révision complète de la chronologie en place pour tout le Moyen-Orient ancien⁴⁶. Bien qu'il tienne à la véracité historique des récits bibliques et qu'il soit venu à la conclusion que la chronologie biblique pouvait donner un sens

46. D. Rohl, *A Test of Time. The Bible – from Myth to History* (London: Arrow, 1995). Voyez également de D. Rohl, *Legend. The Genesis of Civilisation* (London: Century, 1998), et *The Lost Testament. From Eden to Exile: The Five-Thousand-Year History of the People of the Bible* (London: Century, 2002). La chronologie de Rohl diffère passablement de celle de Velikovsky.

exact à l'**histoire du Moyen-Orient ancien**, ce n'est pas à partir de la Bible que s'est développée sa réflexion, mais à partir des anomalies qu'il rencontra lors de ses travaux d'**égyptologue** sur le terrain. Ce qui le fit beaucoup réfléchir fut de constater que les données concrètes contredisaient de manière flagrante l'**ordre successif des rois égyptiens** présenté par la **chronologie en place**.

Je ne citerai ici qu'un exemple. Dans les **tombes royales de San** (le Tsoan des récits bibliques ou le Tanis des Grecs) se trouve une série de **tombeaux royaux** dont la construction successive est parfaitement attestée par la structure archéologique des monuments⁴⁷. Les **cartouches royales** permettent également d'identifier très exactement les **noms des pharaons** qui y ont reposé. Mais cet **ordre successif** manifeste se trouve en **contradiction complète** avec les listes **royales** que nous donnent les **reconstructions modernes de la chronologie de l'Egypte ancienne**. Röhl en vint à **découvrir** que cette **anomalie** – où les faits vérifiables sur le terrain **contredisent de manière flagrante la chronologie reçue** – n'était pas un cas isolé. C'est l'impossibilité de concilier les faits archéologiques **découverts** par ses recherches avec de nombreux éléments inclus dans le **modèle chronologique en place** qui l'ont **forcé à une révision radicale de la chronologie égyptienne et, par elle, de la chronologie reçue pour tout le Moyen-Orient ancien**.

De ce constat, Röhl tirait la **conclusion suivante**:

«L'ensevelissement du roi Osarkan II à Tanis eut lieu avant celui de Psaménès I. Vu que le premier était un roi de la XXII^e dynastie et que le second roi de la XXI^e dynastie, les indications archéologiques provenant de Tanis tendent à confirmer l'hypothèse que les deux dynasties furent contemporaines pour un nombre considérable d'années. L'ordre d'ensevelissement des deux rois indique que le nombre d'années allouées couramment à la Troisième Période Intermédiaire (dynasties XXI^e-XXV^e) [placées entre le Nouveau Royaume, dynasties XXI^e-XXV^e, et la Période Tardive, dynasties XXVI^e-XXXI^e] devrait être réduit d'au moins cent quarante et une années.»⁴⁸

47. D. Röhl, *A Test of Time*, Chapter 3, «Les tombeaux royaux de San», 99-117.

48. D. Röhl, *ibid.*, 117.

Tirant les conclusions des corrections rendues nécessaires par une pareille reconstruction de la chronologie égyptienne, Röhl parvint à trouver un nombre impressionnant de synchronisations entre l'histoire de l'ancienne Egypte et celle du peuple d'Israël. En particulier il découvrit des correspondances étonnantes entre l'histoire biblique de Joseph et de ses frères et l'histoire égyptienne⁴⁹. Il confirmait ainsi très largement la véracité et la fidélité à l'histoire des textes de la Tanach juive, de notre Ancien Testament. Ainsi Abraham, Jacob, Moïse, Josué, Saül, David, Salomon, pour nous arrêter là, apparaissaient à nouveau à leur juste place dans l'histoire du Moyen-Orient ancien⁵⁰.

Roger Henry (2003)

En 2003, Roger Henry, après vingt-cinq ans de recherches sur les questions qui nous occupent, publia un ouvrage synthétique capital sur la question de la nécessaire, de l'inévitable reconstruction de la chronologie du Moyen-Orient ancien. Voici le titre de cet ouvrage: *Chronologie synchronisée. Repenser l'Histoire antique du Moyen-Orient*⁵¹. A l'arrière-plan de cet ouvrage remarquable se trouvent les recherches d'un savant juif de génie d'origine russe mais dont l'essentiel de la carrière se passa aux Etats-Unis.

49. D. Röhl, *ibid.*, Chapter Fifteen, «Joseph the Vizier», 393-452.

50. Pour ce qui en est de la corrélation de l'histoire biblique de Joseph avec l'histoire de l'Egypte, c'est David Röhl qui est le plus éclairant. Il nous faut d'abord comprendre qu'une sécheresse n'aurait aucun sens en Egypte comme source de famine, vu que la pluie locale n'a pas d'incidence sur la production agricole qui dépend entièrement des crues du Nil. Il y avait certes sécheresse au Moyen-Orient, ce qui poussa la famille de Jacob en Egypte, mais pas en Haute Egypte, aux sources du Nil, bien au contraire. Röhl dans *A Test of Time* (Arrow, 1995, Ch. 15, «Joseph the Vizier», 393-452) montre qu'il y avait des indications marquant les hauteurs des crues maximales annuelles du Nil sur les falaises dominant Semna dans les gorges du Nil dans les Deuxièmes Cataractes du Nil en Haute Egypte, où les Pharaons avaient établi de nombreux forts. Selon les mesures faites par Lepsius en 1844 (les gorges se trouvent sous les eaux du Lac Nasser à présent) sous le règne d'Amenemhat III le niveau moyen de crue dans les gorges était de 19 mètres (à la place de 12 mètres en temps normal), ce qui indique un débit d'eau exceptionnel et provoqua une fertilité remarquable grâce à l'augmentation massive des alluvions. Pendant les deux premières décennies du règne d'Amenemhat III (selon Röhl, 1682-1641 B.C.) les crues étaient en moyenne de 17 mètres. A partir de la vingtième armée d'Amenemhat III et pendant douze armées, les crues montèrent à une hauteur moyenne de 21 mètres. Une telle crue devait produire d'immenses inondations en basse Egypte avec des conséquences catastrophiques sur l'agriculture égyptienne. Cela aurait complètement détruit le cycle normal des cultures dans les champs de la vallée du Nil, produisant ainsi une famine durable.

51. R. Henry, *Synchronized Chronology. Rethinking Middle East Antiquity* (New York: Algora, 2003). Voyez: Emmet J. Sweeney, *The Genesis of Israel and Egypt. An Enquiry into the Origins of Egyptian and Hebrew History* (London: Janus, 1997); *The Pyramid Age*, (Corby: Domra, 1998).

Il s'agit d'Immanuel Velikovsky, dont les publications, dans le domaine astronomique d'abord⁵², puis et surtout dans celui de l'histoire de l'Antiquité (en particulier celle de l'Egypte ancienne)⁵³ se trouvent à l'arrière-plan des travaux de Courville, de James et de Rohl que nous venons rapidement d'évoquer.

Velikovsky constata, d'abord, la présence, dans les documents de l'Antiquité, de nombreuses références à des cataclysmes cosmiques qui auraient bouleversé, à des périodes précises, le fonctionnement du système solaire lui-même. Par ce biais il mettait en question le principe sacro-saint, universellement accepté, du caractère uniforme du fonctionnement à toutes les époques de l'histoire de la terre des lois de la physique. Sur le plan scientifique, ses publications susciteront des controverses passionnées entre savants éminents, ou enthousiastes, ou des plus vivement opposés. Un certain nombre de ses prédictions scientifiques dans le domaine de la cosmologie se sont confirmées avec les années.

Velikovsky s'attacha, comme suite toute naturelle de ses travaux, aux problèmes de chronologie qui nous occupent ici. Nous examinerons certains résultats de ses recherches dans la prochaine section, nous attachant en particulier à son ouvrage classique, *Le désordre des siècles*. En publiant ce livre en 1952, l'auteur a fourni les résultats de ses recherches, en particulier pour ce qui concerne la synchronisation entre l'histoire biblique du peuple d'Israël et celle de l'Egypte ancienne. Mais il est fort regrettable que, dans ce livre, il n'expliqua pas clairement les mécanis-

52. I. Velikovsky, *Mondes en collision* (Paris: Le Jardin des Livres, 2003-1950) et *Les grands bouleversements terrestres* (Paris: Le Jardin des Livres, 2004-1955).

Sur les débats tumultueux suscités dans le monde tranquille de l'Académie par la publication des divers ouvrages de Velikovsky, voyez: Alfred de Grazia, *The Velikovsky Affair. The Warfare of Science and Scientism* (New York: University Books, 1966); R. Juergens, *Velikovsky Reconsidered* (Warner Books, 1974-1966); (Editor) C.J. Ransom, *The Age of Velikovsky* (New York: Delta Books, 1976); H. Bauer, *Beyond Velikovsky. The History of a Public Controversy* (Chicago: University of Illinois Press, 1984); R. Velikovsky Sharon, *Immanuel Velikovsky. The Truth Behind the Torment* (Replica Books, 2003); C. Ginenthal, *Carl Sagan and Immanuel Velikovsky* (New Falcon, 1995); C. Ginenthal et al., *Stephen Jay Gould and Immanuel Velikovsky* (New York: Ivy Press Books, 1996).

53. Immanuel Velikovsky, *Le désordre des siècles*, (Paris: Le Jardin des Livres, 2005-1952); *Edipe et Akhenaton*, (Paris: Robert Laffont, 1986-1960); *Ramses II and his Time*, Abacus, 1981-1978); *Peoples of the Sea* (New York: Doubleday, 1977).

mes correctifs qui lui ont permis d'atteindre les résultats qui le conduisirent à restructurer la chronologie de l'Egypte ancienne pour faire paraître, comme des évidences spectaculaires, les concordances entre de grandes figures pharaoniques et les récits bibliques. C'est seulement dans une série d'ouvrages parus quelque vingt ans plus tard que Velikovsky donna les explications permettant de comprendre comment des erreurs chronologiques si importantes avaient pu ainsi s'imposer à l'histoire officielle du Moyen-Orient ancien.

C'est, entre autres, à l'explication de la méthode de correction chronologique utilisée par Velikovsky que s'est attelé Roger Henry⁵⁴. Voyons comment il définit le but qu'il se propose:

«Toute la reconstruction de l'histoire ancienne repose sur deux corrections simples de l'histoire égyptienne. La séquence normalement acceptée des dynasties des pharaons égyptiens contient deux duplications et une dynastie parallèle. La liste de dynasties sur laquelle a été façonnée la chronologie égyptienne provient [comme nous l'avons vu] de plusieurs versions incomplètes et souvent contradictoires de l'œuvre d'un Egyptien nommé Manéthon. La réévaluation des listes de Manéthon à laquelle nous procéderons montrera que les XIX^e et XX^e dynasties du Nouveau Royaume sont des versions égyptiennes des XXVI^e et XXX^e dynasties connues par les historiens à partir de sources grecques et hébraïques. En plus la XXI^e dynastie des «rois prêtres» est parallèle à celle des pharaons égyptiens.»⁵⁵

Il ajoute la remarque suivante au sujet de l'œuvre de Velikovsky, œuvre qu'il utilise comme pierre angulaire de sa reconstruction chronologique et historique:

«Pour des raisons qui nous paraissent aujourd'hui mystérieuses, Velikovsky a choisi de présenter seulement une partie de sa reconstruction lorsque le premier volume de sa série *Le désordre des siècles* fut publié en 1952. Ce ne fut qu'en 1973 [cinq années avant sa mort] que le volume suivant de cette série, *Les peuples de la mer*, fut publié. A cette date [plus de vingt ans après la publication du premier volet de sa reconstruction historique], deux générations de savants conformistes avaient si amplement discrédiété Velikovsky

54. Pour une étude approfondie de tout ce débat, voyez l'étude de John Crowe, «The Revision of Ancient History – A Perspective» (2001).

55. R. Henry, *op. cit.*, p. 8.

qu'on s'est senti justifié d'ignorer cet ouvrage qui expliquait la source du problème [ayant produit de pareilles distorsions dans la chronologie égyptienne].»⁵⁶

Nous allons maintenant nous tourner vers les résultats des recherches pionnières d'Immanuel Velikovsky.

III. Immanuel Velikovsky (1895-1979) et la redécouverte de l'histoire véritable du Moyen-Orient ancien

Bien que Velikovsky fut un juif qui ne croyait pas à l'intervention miraculeuse divine dans l'histoire du monde, il avait cependant un esprit suffisamment indépendant pour refuser aussi bien les hypothèses de la critique biblique qui repoussent la rédaction de la plus grande partie de l'Ancien Testament à l'époque du retour des Juifs de l'exil à Babylone, que les hypothèses chronologiques contraires des archéologues qui donnent à l'histoire d'Israël une telle antiquité qu'il en devient impossible d'en retrouver les traces dans l'histoire, officiellement reçue par l'Académie, de l'Egypte ancienne. Velikovsky s'exprime avec toute la clarté nécessaire sur ces questions fondamentales:

«Durant trois générations, les spécialistes de la Bible prônèrent, à la pleine satisfaction de tous, qu'une grande partie des Ecritures était une œuvre tardive rédigée de nombreux siècles après les dates indiquées par les Ecritures elles-mêmes. Ensuite, au cours des années 1930 avec la découverte de Ras-Shamra, l'estimation fut revue dans une direction diamétralement opposée: les mêmes récits bibliques furent alors considérés comme un héritage de la culture cananéenne, six cents ans plus anciens que les textes bibliques. Cependant, la collecte de matériaux provenant des sources littéraires hébraïques de Ras-Shamra et de l'Egypte nous convainquit que si la réduction de l'âge des textes bibliques, prose et vers compris, fut une erreur, l'actuelle remontée de leur ancienneté en est une autre.»⁵⁷

Nous allons maintenant voir quelques concordances entre l'histoire de l'ancienne Egypte et l'histoire biblique d'Israël

56. R. Henry, *op. cit.*, 9.

57. I. Velikovsky, *Le désordre des siècles*, 355.

mises en lumière par cet esprit indépendant et particulièrement soucieux d'exactitude. Mais, répétons-le, ses conclusions ne viennent pas d'une application directe de la chronologie biblique à l'histoire de l'Egypte ancienne. Une telle méthode n'aurait pas été adaptée à son but, vu que les données chronologiques de part et d'autres ne concordaient pas. Velikovsky a pris les documents bibliques au sérieux comme documents de l'histoire, ce qui témoigne déjà d'une certaine audace non conformiste. Mais en plus, il tenta de trouver dans l'histoire connue de l'Egypte des événements qui correspondaient à ce que nous relatent les Annales d'Israël, ceci en ne tenant pas compte du schéma chronologique en place. Et à force de chercher, il a trouvé de telles concordances, en grand nombre et des plus spectaculaires. Les synchronismes ainsi découverts étaient si remarquables qu'il ne pouvait plus y avoir le moindre doute de l'exactitude des concordances devenues évidentes en dépit de la confusion répandue sur l'histoire du Moyen-Orient ancien par les errements de la chronologie en place.

A) *Les plaies d'Egypte et l'Exode*

Après avoir évoqué de manière très réaliste les dix plaies d'Egypte, telles qu'elles sont décrites dans le livre de l'Exode, Velikovsky, qui en donne une explication naturelle mais catastrophiste, attire l'attention du lecteur sur un document égyptien étonnant, le *Papyrus Ipuwer*⁵⁸, acquis par l'Université de Leyde, au Pays-Bas, en 1834 et publié en 1846. Avant la publication des ouvrages de Velikovsky, aucune comparaison n'avait été faite entre la Bible et ce document égyptien. L'effet de celle qu'effectua notre auteur en 1952 est saisissant. Ecouteons sa juxtaposition du *Papyrus Ipuwer* avec le texte de l'Exode:

«*Papyrus* 2:5-6 – La terre est couverte de plaies. Il y a du sang partout.

Exode 7.21 – Il y avait du sang sur toute la terre d'Egypte.
Ceci fut la première plaie.

Papyrus 2:10 – La rivière est en sang.

Exode 7.20 – Toutes les eaux des rivières furent changées en sang.

58. A.H. Gardiner, *The Admonitions of an Egyptian Sage from a Hieratic Papyrus in Leiden* (Olms Verlag, 1990-1909). Le style de ce papyrus est celui du Moyen Empire.

Cette eau était dégoûtante et les gens ne purent la boire.

Papyrus 2:10 – Les hommes se refusèrent à goûter – les êtres humains, et avaient soif.

Exode 7.24 – Et tous les Egyptiens creusèrent autour des rivières pour trouver de l'eau; car ils ne pouvaient pas boire l'eau de la rivière.

Dans la rivière, les poissons moururent, mais vers, insectes et reptiles se multiplièrent.

Exode 7.21 – Et la rivière empestait.

Papyrus 3:10-13 – Voilà notre eau! Voilà notre bonheur! Qu'allons-nous faire? Tout est en ruine!»

Les mots suivants relatent la destruction des champs:

Exode 9.25 – Et la grêle écrasa toute l'herbe des prés et cassa tous les arbres des champs.

Papyrus 4:14 – Les arbres sont brisés.

Papyrus 6:1 – On ne trouve plus ni fruit, ni légumes...

Ce présage fut accompagné de feu brûlant. Les flammes couraient sur toute la terre.

Exode 9.23-24 – Le feu courait sur le sol. Il y eut de la grêle et du feu mêlé de grêle, ce qui fut très douloureux.

Papyrus 2:10 – En vérité, portes, colonnes et murs furent consumés par le feu.

Le feu qui consumait la terre n'était pas répandu par la main humaine mais tombait des cieux. Selon l'*Exode*, ce torrent de destruction poursuivait son œuvre.

Exode – Le lin et l'orge furent frappés: car l'orge était en épi et le lin bouillait.

Papyrus – Mais le blé et le seigle, n'étant pas sortis de terre, furent épargnés.

Mais ce fut la plaie suivante qui provoqua l'aridité totale des champs. D'après le *Papyrus Ipuwer* et le livre de l'*Exode* (9.31-32 et 10.15), il fut impossible de fournir à la Couronne son tribut de blé et de seigle. De même, selon

Exode 7.21 – Et les poissons de la rivière moururent.

Il n'y eut plus de poisson pour approvisionner la maison royale.

Papyrus 10:3-6 – La Basse Egypte pleure. Tout le palais se trouve sans revenus. Blé, orge, oies et poissons qui lui appartiennent (de droit).

Les champs sont entièrement dévastés:

Exode 10.15 – Sur toute la terre d'Egypte ne subsistait aucune verdure ni sur les arbres ni dans les champs.

Papyrus 6:3 – En vérité, la semence a péri de toutes parts.

Papyrus 5:12 – En vérité, tout ce qui hier encore était visible a péri. La terre est aussi dénudée qu’après la coupe du lin.»⁵⁹

Puis Velikovsky évoque la dernière plaie mortelle, celle où furent tués tous les fils aînés des Egyptiens.

«*Exode* 12.30 – Et Pharaon se leva pendant la nuit, lui, et tous ses serviteurs, et tous les Egyptiens; et ce fut en Egypte une grande clamour: car il n'y avait pas une maison où il n'y eut pas de mort. (...)

Exode 12.29 – A minuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés des Egyptiens, depuis le premier-né du pharaon assis sur son trône jusqu’aux premiers-nés des prisonniers dans leur cachot.

Papyrus 4:3 – En vérité, les enfants des princes sont écrasés contre les murs.

Papyrus 6:12 – Les enfants des princes sont précipités dans les rues.»⁶⁰

Pour abréger, passons à la destruction du pharaon et de son armée dans la mer Rouge et à la plaie des ténèbres qui l'a précédée.

«*Papyrus* – Au milieu des désordres sauvages de la nature «sa majesté du pays de Shou» rassembla ses armées et leur ordonna de le suivre dans des régions où, leur promit-il, ils verraien de nouveau la lumière: «Nous verrons notre père Ra-Harakhti dans la région lumineuse de Bakhit.» Sous couvert de l'obscurité, les envahisseurs venus du désert, arrivèrent aux frontières de l'Egypte: «sa majesté de Shou partit combattre les compagnons d'Apopi» dieu féroce des ténèbres. Le roi et ses hommes ne revinrent jamais; ils périrent:

Papyrus – Quand la majesté de Ra-Harmachis (Harakhti?) se battit contre les «mauvais» dans ces marais ou «Lieu des Tourbillons», les «mauvais» n'eurent pas raison de sa majesté. Mais sa majesté fit un bond dans ce qu'on appelle le «Lieu des Tourbillons».

Et le livre de l'*Exode* dit:

Exode 14.27-28 – La mer rentra dans son lit... et les Egyptiens en fuyant la rencontrèrent; et le Seigneur culbuta les Egyptiens au milieu de la mer.

Et les eaux refluèrent, et recouvrirent chars et cavaliers et toute l'armée du pharaon qui avait pénétré avec eux dans la mer. Pharaon lui-même périt: 15.19 «car lorsque la cavalerie de Pharaon avec ses chars et ses cavaliers étaient entrés dans la mer, le Seigneur fit

59. I. Velikovsky, *Le désordre des siècles*, 45-47.

60. *Ibid.*, 49.

refluer ses eaux sur eux». Les sources égyptiennes et hébraïques donnent de l'histoire des ténèbres en Egypte des images quasi similaires. La mort du pharaon dans les eaux tourbillonnantes est semblable dans les deux récits et l'importance de ces similitudes est renforcée car les deux versions signalent que le pharaon pérît dans un tourbillon pendant, ou juste après, les jours de profonde obscurité et de violente tempête. Cependant une ressemblance frappante ne signifie pas une identité parfaite. On peut considérer que les deux récits sont similaires à condition de ne pas imputer au hasard les détails trouvés dans les deux versions. On a décrit le pharaon, à la tête de son armée en marche, alors que le grand cataclysme affectait la résidence royale et que la tempête obscurcissait la terre. Il arriva en un lieu ainsi désigné:

Papyrus – Sa Majesté (ici, les mots manquent) se trouva en un lieu appelé «Pi-Kharoti».

On rapporte quelques lignes plus loin qu'il fut projeté avec force. La masse d'eau tourbillonnante le propulsa dans les airs; il s'envola vers le ciel. Il était mort. Le traducteur explique la désignation de ce lieu géographique de la façon suivante: «Pi-Kharoti»: «n'est connu que par cet exemple».

Cette tentative d'identifier les versions hébraïques et égyptiennes s'avérera correcte si la localité où périt le pharaon se trouve sur les rives de la mer du Passage:

Exode 14.9 – Mais les Egyptiens se lancèrent à leur poursuite, tous les chevaux et les chars de Pharaon... et ils les rejoignirent alors qu'ils campaient au bord de la mer près de Pi-ha-hiroth (Kiroth).

Pi-Kharoti est le Pi-Kiroth du texte hébreu. C'est le même endroit, c'est la même poursuite. Et c'est une erreur de dire qu'on ne trouve ce nom nulle part, excepté sur le monolithe.»⁶¹

B) Les Hyksos – Amalécites

Le manuscrit *Ipuwer* relate alors l'invasion de l'Egypte, suite à ce désastre, par des barbares asiatiques d'une brutalité destructrice effrayante⁶². Qui donc pouvaient être ces envahisseurs? Velikovsky démontre d'une part, à travers une documentation

61. I. Velikovsky, *Le désordre des siècles*, 61-62.

62. Pour une vue traditionnelle des Hyksos, voyez: John Van Seters, *The Hyksos. A New Investigation* (New Haven: Yale University Press, 1966).

abondante et précise, que ces envahisseurs ne pouvaient être que les célèbres rois bergers, les Hyksos. Puis en comparant à nouveau le papyrus *Ipuwer* avec le Pentateuque et de nombreuses sources arabes, il en vient à la conclusion que ces Hyksos n'étaient autres que les Amalécites rencontrés par les Israélites lors de leur départ d'Egypte et qui pénétraient dans une Egypte incapable de se défendre, ceci au moment même où les Israélites quittaient le royaume des pharaons. Après une analyse fouillée des sources disponibles, Velikovsky tire les conclusions suivantes, tout d'abord sur l'histoire connue des Hyksos-Amu, ces fameux rois bergers qui firent tant souffrir les habitants de l'Egypte:

«Amalécites et Hyksos forment-ils un seul peuple ou deux peuples différents? Pour répondre à cette question, nous mettrons en parallèle les preuves historiques vues dans les pages précédentes [pages 72-104]. Poussé par un gigantesque cataclysme, un peuple nommé Amu ou Hyksos envahit l'Egypte. L'eau des rivières était changée en sang. La terre tremblait. L'Egypte n'opposa aucune résistance aux envahisseurs. Les occupants furent d'une extrême cruauté; ils mutilèrent les blessés et amputèrent les captifs; ils incendièrent les villes; ils détruisirent sauvagement monuments et objets d'art, ils rasèrent les temples; ils méprisaient les sentiments religieux des Egyptiens.

Ils réduisirent les Egyptiens en esclavage, les écrasèrent de leurs taxes. Ils venaient d'Asie, on les appelaient Arabes, mais ils avaient aussi des traits chamitiques. Ils étaient bergers et excellaient au tir à l'arc: leurs rois furent des pharaons en Egypte; ils gouvernèrent aussi la Syrie et Canaan, les îles de la Méditerranée ainsi que d'autres contrées, et furent sans rivaux pendant longtemps.

Les Amu édifièrent une imposante forteresse à l'est du delta du Nil. Ils appauvrirent le peuple égyptien en ravageant les champs avec leur bétail juste avant les moissons. Deux de leurs rois au moins se nommèrent Apop (traduit avec prudence); ils furent tous deux exceptionnels, l'un au début, l'autre à la fin de la période.

Du Proche au Moyen-Orient, de nombreux pays subirent la domination de ce peuple. Leurs dynasties furent au pouvoir durant cinq cents ans et c'est une armée étrangère qui mit fin à leur règne en assiégeant leur forteresse-résidence sur la rivière. Une partie de la population cernée fut autorisée à quitter la place forte; le lit du torrent

fut le théâtre de l'événement crucial du siège et de la prise d'assaut de la citadelle. Le siège déclencha l'effondrement de l'empire des Amu; l'Egypte recouvrira sa liberté et les envahisseurs expulsés se regroupèrent au sud de Canaan, dans la place forte de Sharuhén où leur armée résista quelques années encore. Cette forteresse cananéenne fut à son tour assiégée. Le siège se prolongea et, finalement, la cité fut prise d'assaut, ses défenseurs tués et les quelques survivants dispersés. La forteresse perdit toute importance. Après cette date, l'Egypte nourrit contre eux un profond sentiment de haine.»⁶³

Voici pour ce que l'on sait des Amu-Hyksos. Venons-en maintenant à ce que Velikovsky a pu découvrir des Amalécites qu'il identifie avec les Amu-Hyksos:

«Les Amalécites formaient l'autre peuple. Ils quittèrent l'Arabie après une série de plaies et un violent séisme. Nombre d'entre eux furent noyés durant cette fuite par une inondation soudaine qui balaya l'Arabie. Ils croisèrent les Israélites qui abandonnaient l'Egypte ruinée par une gigantesque catastrophe. Au cours de cette tragédie, l'eau de la rivière se teinta de rouge sang, la terre trembla et un raz-de-marée survint. Les envahisseurs venus d'Arabie occupèrent le sud de la Palestine en même temps qu'ils se dirigeaient vers l'Egypte où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Apparemment, ces conquérants Amalécites venus d'Arabie avaient du sang hamitique dans leurs veines. Ils possédaient d'immenses troupeaux qui effectuaient leurs transhumances en ravageant les champs les uns après les autres. Ils furent d'une cruauté indescriptible et cela de mille manières: ils mutilaient et amputaient les blessés et les prisonniers, ils volaient les enfants et enlevaient les femmes; ils incendiaient les villes; ils détruisaient les monuments et objets d'art que la catastrophe avait épargnés, ils dépouillaient l'Egypte de toutes ses richesses. Ils méprisaient les sentiments religieux des Egyptiens.

Les Amalécites construisirent, à la frontière nord-est de l'Egypte, une cité-forteresse d'où leurs chefs devenus pharaons exercèrent leur pouvoir. Leur influence s'étendit sur l'ouest de l'Asie et le nord de l'Afrique et, durant toute la durée de leur suprématie, nul n'entra en compétition avec eux. Ils asservirent les Egyptiens jusqu'à faire d'eux leurs esclaves. Ils édifièrent aussi de petites forteresses en Syrie-Palestine et ils appauvrirent le peuple d'Israël en faisant pâtrier périodiquement leur bétail dans les champs. Leur dictature dans

63. Velikovsky, *op. cit.*, 105-106.

le Proche et Moyen-Orient perdura, selon des sources variées durant presque cinq cents ans.

Deux rois Amalécites au moins se nommèrent Agog. Ils furent exceptionnels, l'un régna quelques dizaines d'années après l'Exode, l'autre à la fin de la domination amalécite. Et leur peuple s'associa intimement aux Philistins. La prise de leur forteresse-résidence à la frontière de l'Egypte par Saül, roi d'Israël, signa la fin de leur suprématie. Le lit du torrent (*nakhal*) fut le théâtre du moment crucial du siège. Mais Saül autorisa une part importante de la garnison à évacuer la citadelle assiégée. Après ce siège et la chute de la forteresse, tout l'Empire amalécite s'effondra, de Havila sur les rives de l'Euphrate jusqu'à l'orient de l'Egypte. Les survivants se réfugièrent dans les collines du sud de la Palestine où ils édifièrent une cité fortifiée. Mais cette forteresse fut également cernée et, à l'issue d'un siège interminable, fut prise d'assaut. Après quoi, les Amalécites perdirent toute importance. Ils susciteront dès lors, dans le peuple d'Israël, une profonde aversion.»⁶⁴

Velikovsky tire ensuite les conclusions de sa comparaison minutieuse:

«Sur les bases de ce qui précède, on peut conclure sans contestation possible que les Amu des sources égyptiennes et les Amalécites des sources hébraïques et arabes n'étaient pas des peuples différents mais une seule et même nation. Leur désignation est semblable: Amu, ou Omaya, noms fréquemment utilisé chez les Amalécites, étaient synonymes d'Amalécite. Dshauhari (Djauhari), un linguiste arabe du X^e siècle de notre ère, écrivit: «D'après la transmission orale, ce nom [Amu ou Omaya] désignait un Amalécite.»

Les Amalécites étaient donc à la fois les Amu et les Hyksos. «Sans conteste possible, de nombreuses similitudes prouvent cette identité et répondent à une énigme vieille de deux mille deux cents ans: qui donc étaient les Hyksos? En remontant aussi loin que Flavius Josèphe au I^{er} siècle de notre ère, on constate que cette question était déjà depuis longtemps un sujet de discussion. Les conséquences capitales engendrées par l'identité des Amu-Hyksos et des Amalécites nous ont conduits à exposer et répéter point par point les arguments du présent chapitre. La suite du livre confirmera leur extrême importance.»⁶⁵

64. Velikovsky, *op. cit.*, 104-107.

65. Velikovsky, *op. cit.*, 108.

Cette domination des Hyksos sur une Egypte prostrée par le jugement des dix plaies envoyées par Dieu dura plusieurs siècles, ce qui explique l'absence de toute ingérence égyptienne dans la Palestine pendant toute la période des Juges et même jusqu'à la fin du règne de Salomon. Par contre, les Amalécites apparaissent fréquemment pendant l'époque des Juges comme envahisseurs de la Palestine. C'est le roi Saül, note Velikovsky, qui défit les Amalécites-Hyksos et qui délivra l'Egypte de leur joug. C'est sous le successeur de Salomon, Roboam, lors de la division du royaume en deux parties, Juda et Samarie, que toute la puissance de l'Empire de l'Egypte se fit à nouveau sentir sur la Palestine.

Velikovsky tire les conséquences de la reconstruction des relations entre l'Egypte et Israël.

«Nous avons résumé l'histoire des Hyksos et des Amalécites afin de renforcer autant que possible les preuves de leur similitude. Ce n'est pas simplement l'éénigme de l'identité des Hyksos qui est mise en jeu mais la structure entière de l'histoire ancienne. Si les catastrophes décrites dans le *Papyrus d'Ipuwer* et le livre de l'Exode sont les mêmes et si, de plus, les Hyksos et les Amalécites ne forment qu'un seul et même peuple, alors l'histoire du monde telle qu'elle se déroula réellement est totalement différente de celle qui nous fut enseignée.

Pour cette raison, la date exacte de l'Exode est d'une importance capitale: Israël ne quitta pas l'Egypte sous le Nouvel Empire, ainsi que le soutiennent les universitaires, mais à la fin du Moyen Empire.

Toute l'histoire des Hyksos s'étend entre ces deux empires; leur expulsion ne fut ni antérieure, ni similaire à l'Exode. Saül chassa les Hyksos. Leur dernière défaite fut l'œuvre de Joab, officier de David. David vécut au X^e siècle et Saül le précéda sur le trône. Mais comme les érudits considèrent en général que l'expulsion des Hyksos eut lieu en 1580 avant Jésus-Christ, nous nous retrouvons avec une période vierge de presque six cents ans.

Quelle part d'histoire doit être déplacée pour combler ces siècles vierges? Serait-il possible de placer David au XVI^e siècle avant notre ère?

Aucun historien, spécialiste de l'histoire ancienne, ne consentirait à modifier l'histoire des rois de Jérusalem d'un siècle, à plus forte raison

de six, car cela perturberait toutes les datations et les concepts établis. Les annales bibliques citent la succession des rois de Juda et d'Israël, roi après roi, et donne la durée de leur règne. Si quelques différences ou décalages surgissent ici ou là, dans la double liste des rois de Juda et d'Israël, l'ampleur des écarts diffère et peut porter sur une ou deux décennies, mais absolument pas sur des centaines d'années. L'histoire hébraïque est reliée de façon très proche à l'histoire assyrienne. A l'aide de dates communes, le tableau chronologique s'avère si exact que, si l'on hésite devant la date où Sennachérib envahit la Palestine pour la troisième fois en -702 ou -700, en revanche aucun doute ne subsiste quant à l'invasion [totalement impossible!] d'un roi assyrien dans la Jérusalem d'Ézéchiel vers -1280. (...)

L'époque des rois de Jérusalem prit fin lors de l'exil à Babylone quand Nabuchodonosor détruisit Jérusalem en -587 ou -586. Dans la seconde moitié du même siècle, Cyrus le Perse conquit l'empire chaldéen-babylonien. La domination des Perses, roi après roi, et dont la durée de chaque règne fut bien connue des auteurs grecs contemporains, subsista jusqu'à Alexandre le Grand. Où donc pourrions-nous insérer six cents ans? Est-il concevable que six siècles environ aient disparu de l'histoire juive et que cette absence ait provoqué une telle contraction de l'histoire?

Où se situe le moment historique d'un tel gouffre?

Aucune trace de ce vide historique n'existe. Et l'imagination la plus vive ne peut déchirer la succession des années pour créer un espace destiné à des siècles supplémentaires. Par ailleurs, comment l'histoire pourrait-elle se réduire?

Celle de l'Egypte [dans la chronologie en place] a des bases solides. L'une après l'autre, les dynasties dominèrent en Egypte dès la naissance du Nouvel Empire vers -1580. Leur règne se prolongea jusqu'à l'époque de la suprématie des Perses en -525, consécutive à la victoire de Cambuse, et plus tard jusqu'à l'occupation grecque en -332, succédant au triomphe d'Alexandre le Grand. En conséquence, tout l'espace de temps se trouve comblé par une succession de dynasties et de rois. Non seulement le passé égyptien est établi sans équivoque, mais, de plus, la chronologie égyptienne sert de référence à l'histoire du monde entier.

Les époques des cultures minoennes et mycéniennes de la Crète et de la Grèce continentale sont en parfaite concordance avec la chronologie égyptienne. Les cultures assyriennes, babylonniennes et

hittites sont, elles aussi, situées sur le calendrier mondial en fonction de leurs contacts avec l'Egypte historique. Si certains épisodes du passé assyrien et babylonien concernent le peuple juif, on s'aperçoit que l'histoire du pays du Double Fleuve coïncide avec l'histoire juive; par ailleurs, si l'Egypte est impliquée dans certains événements du passé assyrien et babylonien, on constate alors que l'histoire des pays du Double Fleuve coïncide avec celle de l'Egypte.

Or, l'histoire de l'Egypte est décalée de six cents ans en arrière si on la confronte à celle de Juda et d'Israël. Par quel prodigieux, ou plutôt illogique processus, en sommes-nous arrivés là?

Si l'histoire égyptienne est fautive, on peut en déduire qu'elle fut écrite deux fois, et que, par deux fois, les six cents ans furent répétés. En conséquence, la succession des événements survenus chez les autres peuples est fausse. Mais cette déclaration semble présomptueuse et insulte le jugement de nombreuses générations de scientifiques du monde entier qui, tous, étudièrent, analysèrent, écrivirent et enseignèrent l'histoire.

Ces deux alternatives paraissent chimériques: d'une part, la disparition de six cents ans dans l'histoire du peuple juif et d'autre part, la répétition de six cents ans non seulement dans l'histoire égyptienne mais aussi dans celle des autres peuples. Et que Jérusalem en soit au X^e siècle, alors que Thèbes en est au XVI^e siècle, relève de l'impossibilité absolue.

Nous ne progresserons que si nous admettons que l'erreur est issue, non pas des faits historiques eux-mêmes, mais des historiens, et qu'en juxtaposant les deux chronologies, siècle par siècle, ou bien nous retrouverons en Palestine les six siècles manquants, ou bien six cents années fantômes seront découvertes en Egypte.»⁶⁶

Puis Velikovsky explique la manière dont il va procéder pour tenter de résoudre cette énigme:

«J'exposerai les événements consécutifs à l'expulsion des Hyksos-Amalécites, règne par règne et période par période en Egypte et en Palestine, et nous verrons s'ils coïncident, et pour combien de temps.

En avançant à travers les âges, nous serons en mesure d'établir où se trouve l'erreur. Mais avant même de déterminer où se situe cette

66. Velikovsky, *op. cit.*, 113-116.

méprise, nous pouvons conclure à l'extrême confusion des histoires des peuples qui s'aligneraient avec les deux combinaisons.»⁶⁷

C) *La reine de Shaba, Salomon et la prise des trésors du Temple par le pharaon Shishak, sous le règne de roi de Juda, Roboam, fils de Salomon*

Fort de cette hypothèse qui opérait une rectification majeure dans la chronologie et l'histoire du Moyen-Orient ancien, en plaçant l'Exode non pas,

«(...) sous le Nouvel Empire (...) mais à la fin du moyen Empire»⁶⁸

c'est-à-dire six siècles plus tôt dans la chronologie des dynasties égyptiennes, en faisant avancer l'histoire égyptienne de six siècles, Velikovsky s'exprime dans deux chapitres éblouissants. Dans le premier, il établit l'identité de la reine de Shaba en l'identifiant à la seule femme pharaon de l'histoire de l'Egypte, la reine Hatshepsout. Dans le second, il identifie le pharaon biblique Shishak – qui déroba les trésors du Temple de Jérusalem sous le roi de Judée, Roboam (2 Chroniques 12,9) – avec le célèbre fils d'Hatshepsout, Touthmosis III⁶⁹.

Lors du retour de son pèlerinage à Jérusalem, la reine Hatshepsout-Shaba construisit un temple qui s'appelle le *Temple le Plus Splendide de toutes les Splendeurs*. Il existe toujours à Deir el Bahari et est construit sur le modèle du Temple de Jérusalem. Elle y réforma le culte en imitation de celui de Juifs et, ce qui nous intéresse au plus haut point ici, grava sur la pierre des murs des monuments érigés par elle pour célébrer sa gloire, le récit imaginé de son voyage dans la Terre Sacrée. Les moindres détails de ces bas-reliefs se conforment au récit du périple pharaonique que l'on trouve dans le *Premier Livre des Rois*. Cette glorieuse XVIII^e dynastie égyptienne ne se place donc pas au XVI^e siècle avant Jésus-Christ, mais bel et bien au X^e.

67. Velikovsky, *op. cit.*, 117.

68. Velikovsky, *op. cit.*, 113.

69. Pour une interprétation traditionnelle de la reine Hatshepsout, voyez: C. Desroches Noblecourt, *La reine mystérieuse Hatshepsout* (Paris: Pygmalion, 2002, J'ai Lu, 2003).

Velikovsky conclut sa remarquable reconstruction historique par ces mots:

«La reconstruction historique proposée ici, en réduisant l'âge du Nouvel Empire de presque six cents ans, situe la reine Hashepsout au X^e et non au XVI^e siècle avant Jésus-Christ. Son règne coïncida avec celui de Salomon.»⁷⁰

Puis, dans le chapitre suivant, il montre que Touthmosis III, fils d'Hatshepsout, devint le plus grand conquérant du Nouvel Empire égyptien. Il régna durant les dernières années de Salomon ainsi que durant le règne de Roboam son fils, roi de Juda. Il conquit la Palestine et se saisit des trésors du Temple de Jérusalem. Velikovsky montre que sur les bas-reliefs de Karnak, où Touthmosis III célébra ses victoires, nous voyons sculptés tous les ustensiles du Temple dérobés par le pharaon conquérant lors de sa prise de Jérusalem. Le détail des objets sculptés sur la pierre égyptienne corrobore clairement la reconstruction proposée par Velikovsky. Ils correspondent très exactement à la description que nous trouvons dans les livres de l'Exode et du Lévitique, des Rois et des Chroniques. Le pharaon d'Egypte qui s'est saisi des trésors du Temple, le Shishak de la Bible, fut en effet Touthmosis III de la XVIII^e dynastie, dynastie à situer historiquement six siècles plus tard que l'on ne le fait habituellement. Velikovsky résume ainsi les conclusions qu'il tire de son analyse historique:

«Dans ce chapitre, la génération qui succéda à la reine Hatshepsout fut étudiée parallèlement à celle qui suivit le roi Salomon. En Egypte, c'était l'ère du pharaon connu dans les livres d'histoire moderne sous le nom de Touthmosis III, en Palestine, c'était le temps de Roboam, fils de Salomon et celui de Jéroboam du royaume du Nord.

Ces deux pays, l'Egypte et la Palestine, entrèrent en contact. Pharaon envahit Juda et selon les récits à la fois égyptien et biblique «conquit toutes les villes». Il approcha de la capitale nommée Kadesh [ce qui veut dire, «ville sainte» en hébreu] dans les annales du pharaon mais appelée à la fois Kadesh et Jérusalem dans les Ecritures.

70. Velikovsky, *op. cit.*, 158.

La conquête de la Palestine est décrite de façon presque identique dans le livre des Rois, les Chroniques et les annales égyptiennes. Le pays « fut dans la confusion ». Après une tentative infructueuse pour se défendre, les forteresses et autres cités se rendirent, les princes et leurs familles se rassemblèrent alors dans la capitale. Avec l'assentiment du roi et des princes, la ville ouvrit largement ses portes, et tous « firent allégeance ». Le palais et le Temple furent néanmoins aussitôt pillés, la vaisselle et les meubles emportés en Egypte. La description détaillée de ces objets préservés dans les livres des Rois et les Chroniques cadre parfaitement avec les reproductions gravées sur les murs du temple de Karnak. Les objets sont identiques en nombre, leur aspect et leur élégance sont de la même facture artisanale: autels, bassins, tables, chandeliers, fontaines, vases aux bordures de «bourgeons et de fleurs», tasses en forme de lotus, vases en pierres semi-précieuses et vêtements sacerdotaux, boucliers en or, et portes incrustées de cuivre.

Sur les bas-reliefs, les captifs symbolisant les villes conquises, ressemblent au peuple de Pount et de la Terre Divine visité par la reine Hatshepsout une génération plus tôt. Ce qui prouve à nouveau combien l'expédition de la reine Hatshepsout avait été pacifique. Parmi les villes acquises par Touthmosis III, certaines avaient été construites par Salomon et Roboam. Elles ne figuraient pas dans la liste de Canaan au temps de la conquête de Josué; cependant, selon la chronologie académique, Touthmosis III précédait Josué.

On a aussi démontré l'exactitude des textes bibliques faisant référence aux chars en or de Salomon. Ces chars furent rapportés de Palestine en Egypte par le pharaon. Des artisans de Palestine furent aussi employés en Egypte. La Judée devint une colonie et ses sujets furent les vassaux du pharaon. Lors de ses fréquentes expéditions pour collecter les tributs, le pharaon s'empara d'un produit du pays: l'encens; ce qui, soit dit au passage, prouve que l'encens, rapporté de la Terre Divine par Hatshepsout, était bien issu de Palestine. Le pharaon relia en fait les produits de Pount et de la Terre Divine à son voyage en Palestine. Il transplanta même en Egypte les collections botaniques et zoologiques du roi Salomon. Jéroboam, alors qu'il s'était réfugié en Egypte pour échapper à Salomon, épousa Ano, une sœur de la reine. On peut lire son nom sur un vase canope conservé au Metropolitan de New York. Le livre des Rois fait référence à Genoubath, fils de Hadad, roi édomite en exil, né et élevé dans le palais des pharaons aux temps de David et de Salomon. Il est cité

dans les annales de Touthmosis III en tant que prince d'un pays soumis à l'impôt par pharaon. L'époque de Hatshepsout correspond donc à celle de Salomon, l'époque de Touthmosis III à celle de Roboam, fils de Salomon, et de Jéroboam, son rival.»⁷¹

D) Ras Shamra et El'Amarna

Puis, dans deux chapitres, eux aussi remarquablement documentés, Velikovsky évoque des bibliothèques diplomatiques découvertes d'abord à Ras Shamra en 1928 au nord de la Syrie (pages 199 à 241), puis celle mise à jour, comme nous l'avons vu, quarante ans plus tôt en 1887 à El'Amarna, près de Thèbes, dans la vallée du Nil. Comme nous l'avons déjà vu pour les travaux de James, Velikovsky avait, bien avant lui, identifié les données du site de Ras Shamra, non avec une XVIII^e dynastie égyptienne placée de manière erronée selon la chronologie officielle, de 1500 à 1400 avant Jésus-Christ, mais avec la véritable datation de la XVIII^e dynastie contemporaine de l'art crétois de l'époque, qui va d'environ l'an 1000 à 800 ans avant notre ère, ainsi qu'avec la culture israélite de la même époque, la fin de l'Empire hittite et la montée de la puissance assyrienne. Il résume ses conclusions ainsi:

«Cette recherche s'efforce de faire la lumière sur une erreur excédent plus d'un demi-millénaire dans la chronologie égyptienne classique du Nouvel Empire. Si Akhenaton s'épanouit en -840 et non -1380 [et Amenhopis II et III en -1000 et non en -1500], les céramiques des Mycènes retrouvées dans le palais d'Akhenaton sont plus récentes qu'on ne le pense d'au moins cinq cents ou six cents ans; le Mycénien Récent serait en conséquence avancé de cinq cents ans sur l'échelle du temps. C'est ma conviction que la glorieuse XVIII^e dynastie, le Royaume de David et Salomon, les périodes du Minoen récent débutèrent simultanément autour de 1000 avant Jésus-Christ.»⁷²

Il en est de même pour les fameuses lettres d'El'Amarna provenant du pharaon Amenhopis IV de la fin de la XVIII^e dynastie, mieux connu sous le nom d'Akhenaton le pharaon incestueux et

71. Velikovsky, *op. cit.*, 196-198.

72. Velikovsky, *op. cit.*, 202.

monothéiste. Il en conclut que ce pharaon vécut aux environs de -880 et non six siècles plus tôt, comme on le pense habituellement, et qu'il serait le modèle pris par Sophocle pour la tragédie d'*Oedipe*⁷³. Velikovsky résume son propos comme suit:

«Mon arme secrète est celle de l'estimation du temps: je réduis de six cents ans l'âge de Thèbes et d'El'Amarna, et je trouve le roi Josaphat à Jérusalem, Ahab en Samarie, Ben-Hadad à Damas. Si ma correction du temps ne m'induit pas en erreur, ils furent bien les rois qui régnèrent à Jérusalem, Samarie et Damas sous la période amarnienne.»⁷⁴

Il résume ainsi ce que ces chapitres vont chercher à démontrer en détail:

«La vie et les guerres des rois de Syrie et de Palestine durant cette période sont décrites avec force de détails dans les Ecritures et les lettres [d'El'Amarna]; tous ces détails seront placés face à face et comparés, selon leurs sources respectives.»⁷⁵

De plus, on peut découvrir de nombreuses correspondances entre les lettres de Ras-Shamra, au nord de la Syrie, et celles d'El'Amarna découvertes près de Thèbes.

Pour terminer ce survol trop rapide du travail d'I. Velikovsky, citons quelques-unes de ses conclusions générales:

«En trois chapitres consécutifs, nous avons démontré l'évidence historique de trois générations successives; d'abord en Egypte: Hatshepsout, Touthmosis III, Amenhopis II; et ensuite en Palestine: Salomon, Roboam, Asa; et nous avons trouvé entre eux une correspondance à toute épreuve.

Il se pourrait que, par accident, une période de l'Egypte ressemble de très près à une autre période et offre ainsi des bases à une fallacieuse coexistence, mais il est tout à fait impossible que trois générations consécutives en Egypte et dans la Palestine voisine, appartenant à deux périodes différentes, puissent présenter des concordances aussi cohérentes parmi tant de détails. Ce qui est d'autant plus saisissant, c'est que le choix de ces trois générations

73. Velikovsky, *Oedipus and Akhnaton* (New York: Pocket Books, 1980-1960).

74. Velikovsky, *Le désordre des siècles*, 253.

75. Velikovsky, *op. cit.*, 253.

successives en Egypte et en Israël ne fut pas l'effet du hasard, mais nous fut imposé par les similitudes trouvées dans les premiers chapitres et les réflexions qu'elles susciterent. Nous avons, dès lors, minutieusement étudié, d'une part, le temps de l'Exode et les siècles ultérieurs jusqu'à Saül et, d'autre part, les derniers jours du Moyen Empire en Egypte et les siècles suivants soumis à la tyrannie des Hyksos, jusqu'à la naissance du Nouvel Empire.»

Et Velikovsky de conclure:

«Ce serait en vérité un miracle si toutes ces coïncidences étaient purement accidentnelles.»⁷⁶

Conclusion

Notre conclusion portera sur une question traitée en filigrane dans toute cette étude, mais que nous abordons enfin ici directement: quelle est la valeur de la chronologie biblique? Nous avons appelé à la barre de l'histoire du Moyen-Orient ancien un certain nombre de spécialistes. Ils nous ont indiqué:

- 1) les faiblesses internes à la chronologie officielle qui prétend charpenter l'histoire du Moyen-Orient ancien;
- 2) les difficultés suscitées par cette chronologie pour l'interprétation des faits de l'histoire du Moyen-Orient ancien;
- 3) les synchronismes extraordinaires que l'on découvre dès que la chronologie officielle est corrigée de quelque six cents ans.

En arrière-plan, nous avons pu constater à maintes reprises la sûreté, la fiabilité, la solidité à toute épreuve de la chronologie continue que l'on découvre dans les récits de l'histoire biblique du peuple d'Israël. Ainsi nous terminerons avec quelques mots tirés du beau petit livre de Philip Mauro, *Les merveilles de la chronologie biblique*.

«Car ce n'est pas une des moindres merveilles du volume sacré que l'on trouve, dans le texte lui-même, une ligne continue d'événements datés qui, commençant avec la création d'Adam, vont se

76. Velikovsky, *o.p. cit.*, 355-356.

projeter au travers de quarante siècles d'histoire humaine jusqu'à la résurrection de Jésus-Christ et la venue du Saint-Esprit. (...)

Car la chronologie de la Bible, en contraste avec toute autre chronologie, détient des caractères distinctifs et uniques qui sont si remarquables que l'on peut justement leur attribuer le terme de merveilleux. (...)

Cette chronologie si merveilleuse a sa propre base, son propre plan, son propre but. Sa *base*, c'est la Bible elle-même; son *plan* est la ligne généalogique, ligne de vie qui s'étend du premier Adam au dernier Adam, du commencement de la vieille création à celui de la nouvelle; et son *but* est d'amener ceux qui suivent sa progression aux révélations de cette vérité se rapportant à l'œuvre majestueuse de la Rédemption divine et à des leçons pratiques et spirituelles d'une portée immense.»⁷⁷

77. Philip Mauro, *The Wonders of Bible Chronology* (Sterling VA: Grace Abounding Ministries, 1987-1933), xi. Nous vous recommandons deux ouvrages modernes, de véritables classiques, consacrés à la chronologie biblique. Le premier est de Martin Anstey, *The Chronology of the Old Testament* (Grand Rapids: Kregel, 1973. (Cet ouvrage fut d'abord publié en 1913, en deux volumes, sous le titre *The Romance of Biblical Chronology*.) Le second, plus récent, est de Floyd Nolen Jones, *The Chronology of the Old Testament* (Master Books, 2005-1993). Pour une étude systématique de la chronologie dans la perspective officielle, voyez: Jack Finegan, *Handbook of Biblical Chronology. Principles of Time Reckoning in the Ancient World and Problems of Chronology in the Bible* (Princeton: Princeton University Press, 1964, Hendrickson Reprint, 1998).

Sur l'exactitude et le sens profond des généalogies de Jésus-Christ placées au début des évangiles de Matthieu et de Luc, nous vous recommandons l'ouvrage magistral de Jacques Masson, *Jésus Fils de David dans les généalogies de Saint Matthieu et de Saint Luc* (Paris: Téqui, 1982). Sur l'historicité de la vie de Jésus-Christ, voyez l'ouvrage essentiel d'Arthur Loth, *Jésus-Christ dans l'histoire* (Paris: Guibert, 2003). Sur la question des généalogies bibliques, voyez les ouvrages suivants écrits dans la perspective traditionnelle: Marshall D. Johnson, *The Purpose of the Biblical Genealogies* (Eugene: Wipf and Stock, 2002-1969); Robert R. Wilson, *Genealogy and History in the Biblical World. Calendar and Chronology, Jewish and Christian Biblical, Intertestamental Studies*.

L'ACTION DE GRÂCES

Paul-Aimé LANDES*

«Il n'y a point d'œuvre plus propre à Dieu que de répandre ses bienfaits, ni à la créature que de rendre grâces; celle-ci considérant qu'elle ne peut rendre en retour quoi que ce soit d'autre que cette gratitude... Il n'y a qu'une seule œuvre qui nous appartienne et dont nous puissions honorer Dieu: lui rendre grâces; mettons-y tous nos soins toujours et en toutes circonstances.»¹

Ainsi s'exprimait, au début de l'ère chrétienne, le philosophe juif, Philon d'Alexandrie. Mais il y a, pour nous chrétiens, un contemporain de Philon qui a une autorité bien plus grande: l'apôtre Paul. S'adressant aux chrétiens de Colosses, il déclare: «Soyez enracinés et fondés en Christ, affermis dans la foi... et abondez en actions de grâces.» (Col 2.7) Paul, dans l'épître aux Colossiens reprend, comme un leitmotiv, dans chacun des quatre chapitres qui la compose, cette exhortation à l'action de grâces: «Nous rendons grâce à Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ... pour votre foi et l'amour que vous avez pour tous les saints.»(1.3), «Rendez grâces avec joie au Père qui vous a rendus capables d'avoir part à l'héritage» (1.12), «...abondez en action de grâces» (2.7), «Soyez reconnaissants... faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâces par lui à Dieu le Père» (3.15-17), «Persévérez dans la prière, veillez-y avec action de grâces» (4.2).

L'action de grâces (la reconnaissance) est une des dominantes de cette lettre adressée aux chrétiens de Colosses. Le mot que l'on traduit

* P.-A. Landes est pasteur de l'Union des Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes à Nîmes (Gard). Etude présentée à l'occasion de la retraite de début de l'année de la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence en octobre 2005.

1. Cité par C. Spicq, *Théologie morale du Nouveau Testament* (Paris: Gabalda, 1970) 134.

par «abondez» est un verbe qui signifie: surpasser, amplifier, exceller. Cela m'amène à faire une première remarque à propos de la nature du chrétien: dans le Nouveau Testament, cette nature profonde suppose une attitude ample et généreuse. La vie du chrétien n'est jamais présentée comme une vie étroite et étroquée. Tout ce qui est mesquin est en contradiction avec la nature d'un enfant de Dieu. L'enseignement du Christ, comme celui des apôtres, invite à une vie pleine dans laquelle nous avons à nous engager sans réserve. Pas de demi-mesure mais, en toutes choses, un engagement de tout notre être, de toute notre volonté et de tous nos sentiments.

L'Evangile nous présente: Marie de Béthanie qui verse sur les pieds de Jésus la totalité de son parfum de nard pur, un parfum de grand prix (Jn 12,2-5); la maison est remplie de l'odeur du parfum! Après la pêche miraculeuse, les disciples «laissent tout pour suivre Jésus» (Lc 5,11). Il importe que l'Eglise connaisse cette spontanéité dans ses gestes, cette générosité dans ses sentiments, cette abondance de vie dans son être profond. L'Eglise doit s'ouvrir aux autres au lieu de se recroqueviller sur elle-même.

Action de grâces. Le mot grec que l'on traduit par «action de grâces» est *eucharistia*, qui a le sens de remerciement, reconnaissance, gratitude. Il désignait l'action de grâces juive qui était prononcée avant chaque repas, celle que Jésus a prononcée lors du dernier repas avec ses disciples, avant son arrestation. Il est intéressant de constater que, très rapidement, ce mot désignera le repas des chrétiens (la Cène) et deviendra l'action de grâces par excellence.

A) *Le chrétien, un grand débiteur*

La question n° 2 du *Catéchisme de Heidelberg* (1563) est ainsi formulée:

«Combien de choses dois-tu nécessairement savoir pour vivre et mourir dans cette heureuse assurance? Trois. D'abord, combien sont grands mon péché et ma misère. Ensuite, comment j'en suis délivré. Enfin, quelle reconnaissance je dois à Dieu pour cette délivrance.»

Ainsi, ce n'est que si je suis conscient, d'une part, de la grandeur de mon péché et, d'autre part, de la grandeur de l'amour de Dieu que je pourrai exprimer à Dieu ma reconnaissance et mon action de

grâces. L'intensité de ma gratitude est fonction de la conscience que j'ai de ma misère et de ma pauvreté comme de celle que j'ai de la miséricorde divine. Celui qui ne perçoit pas l'amour infini de Dieu à l'égard de sa créature indigne n'aura jamais ce sentiment intense de reconnaissance. Le chrétien est une personne qui a compris qu'il est un débiteur insolvable devant Dieu. (*cf.* la parabole du serviteur impitoyable en Matthieu 18.21-35).

Je souligne là un danger qui a toujours menacé l'Eglise et qui, par conséquent, menace tout particulièrement les chrétiens engagés, à savoir l'aveuglement spirituel, le pharisaïsme. Parce que nous sommes arrivés (parfois après de durs combats) à acquérir un certain standing «évangélique», parce que nous avons atteint un certain degré de connaissance, de piété, d'engagement... nous en arrivons à sous-estimer l'état de notre misère! Parce que nous pensons respecter et observer les grandes lignes de la morale chrétienne, nous en oublions la réalité profonde de notre nature. Nous en arrivons à être satisfaits de nous-mêmes. Malheureux que nous sommes alors! Pour nous, l'action de grâces n'est plus que formalisme, fidélité à une lettre morte... tradition, vocabulaire pieux.

On peut dire beaucoup de choses, fortes intéressantes à propos de l'action de grâces, mais si on n'a pas une conscience nette d'avoir une dette infinie envers Dieu (d'une dette impossible à annuler, même par une piété, une doctrine ou une morale exemplaires), on ne connaîtra jamais ce qu'est vraiment cette action de grâces qui accompagne constamment les écrits pauliniens.

Nous sommes tous indignes de l'amour divin. Rien, en nous, ne justifie l'attitude libérale et gracieuse de Dieu qui nous comble de bienfaits. La gratuité de la miséricorde divine est totale. «C'est par la grâce que vous êtes sauvés,... Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.» (Ep 2.8) Dans son ouvrage, *La théologie morale du Nouveau Testament*, le professeur Spicq déclare: «Or Dieu étant notre premier, notre principal et notre perpétuel bienfaiteur puisqu'il est le principe de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons, est en droit d'attendre de sa créature, des pécheurs pardonnés, de ses enfants accédant à l'héritage céleste, la reconnaissance la plus vive.»² La gratitude est, certes, un devoir

2. *Ibid.* 134.

universel: de la part des chrétiens (ceux qui ont reçu le pardon et l'héritage céleste), mais aussi de la part de toutes les créatures humaines. Paul, dans sa lettre aux Romains (chap. 1), souligne que le péché des païens a été, entre autres, de ne pas rendre grâces au créateur. «En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables, puisque ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces...» (v. 20-21) Nous, croyants, qui sommes au bénéfice de la grâce générale (les bienfaits inerrants à la création) et de la grâce spéciale (le salut en Christ, l'appel que Dieu nous a adressé), combien ne devrions-nous pas comprendre l'importance de ce devoir qui nous incombe: rendre grâces à Dieu notre Père!

Nul, peut-être, n'a compris cette nécessité comme l'apôtre Paul. Parlant de Paul, Spicq déclare: «Le théologien de la grâce ne pouvait pas ne pas être le précurseur de l'action de grâces. Pécheur, persécuteur, converti par la miséricorde toute-puissante de Dieu, il a acquis sur le chemin de Damas un tel sens du don de Dieu et une telle âme de gratitude, qu'il saura découvrir en tout la main et le cœur de Dieu et l'en bénir. Il rend grâces à tous moments.» Ce même auteur ajoute un peu plus loin cette phrase excellente: «On reconnaît un croyant à cette lucidité du regard discernant en tout un cadeau du ciel, sa vie c'est de remercier.»³ En effet, «pour le non-croyant: le fruit de son travail, l'usage qu'il fait de ses biens et de sa fortune, les enfants qu'il met au monde, sa santé personnelle et celle des siens... tout cela est empreint de quelque chose de naturel, de normal qui relèverait d'une grâce générale. Par contre, le croyant sait qu'il est personnellement l'objet de grâces particulières, que tout ce qu'il a, que tout ce qu'il reçoit dans le domaine matériel et spirituel révèle une intention personnelle, bienveillante et gracieuse de son Dieu.»⁴ Aussi, ne peut-il faire autre chose que d'abonder en actions de grâces.

Le croyant est celui qui, avec les yeux de la foi, discerne la main de Dieu derrière chaque événement de sa vie et s'en émerveille. Quelle est notre capacité d'émerveillement à nous chrétiens du XXI^e

3. *Ibid.*, 138.

4. P. Ch. Marcel, *A l'écoute de Dieu*.

siècle? Le plus grand obstacle à l'émerveillement est l'aveuglement spirituel, l'esprit pharisaïque. Le pharisien ne s'émerveille plus; pour lui, les bénédictions de Dieu lui sont dues... il les mérite. C'est pourquoi Jésus a dit: «Bienheureux le pauvre en esprit!» Bienheureux, celui qui est conscient de sa pauvreté spirituelle, qui n'a aucun mérite à faire valoir devant Dieu... car il saura s'émerveiller devant la grâce et l'amour de Dieu. Comme Jacob, il s'écriera: «Je suis trop petit pour toutes ses grâces» (Gn 32.11)⁵. Avec Marie, il confessera: «Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit est dans l'allégresse parce que Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.» (Lc 1.46) L'authentique action de grâces naît de l'étonnement, de l'émerveillement d'être aimé et comblé par Dieu. La vie chrétienne toute entière devient alors: actions de grâces!

Quelle place accordons-nous à l'action de grâces dans notre vie personnelle, dans notre vie de famille et dans notre vie communautaire, dans nos célébrations cultuelles? Sommes-nous capables de nous émerveiller encore devant les bénédictions de Dieu? Notre reconnaissance est-elle «épidermique» ou bien est-elle profondément enracinée dans la contemplation du merveilleux dessein de salut de Dieu?

La reconnaissance n'est pas naturelle au cœur de l'homme. Bien des événements au fil des siècles sont là pour en témoigner: Si nos parents, Adam et Eve, avaient été reconnaissants pour tous les bienfaits dont Dieu les avait comblés... ils n'auraient pas louché vers le fruit défendu! Nous sommes bien les fils d'Adam, nous qui louchons en permanence vers ce qui nous manque, vers ce qui nous fait défaut. Si le peuple d'Israël avait été reconnaissant après les délivrances reçues, le désert n'aurait pas été jonché de tant de cadavres et sa traversée n'aurait pas été si longue. Dans les évangiles, Luc fait le récit de la guérison des 10 lépreux dont un seul est revenu remercier Jésus, qui interroge avec tristesse: «Dix n'ont-ils pas été purifiés? Les neuf autres, où sont-ils? Ne s'est-il trouvé que cet étranger pour revenir donner gloire à Dieu?» (Lc17.12-19) Dans sa 2^e lettre à Timothée, Paul écrit que, dans les derniers jours, les hommes deviendront ingrats, *a-charistoi* (2Tm 3.2). En Colossiens 3.15, en revanche, il invite à être des *eu-charistoi*, c'est-à-dire des hommes

5. Prière de Jacob avant sa réconciliation avec Esaï et avant son combat pour arracher la bénédiction au géant de Yabbok.

et des femmes reconnaissants. Etre reconnaissant... tel est le devoir premier du chrétien!

B) Comment s'exprime la reconnaissance dans la Bible?

a) Au moyen de *sacrifices*. Le rituel juif connaît un sacrifice d'action de grâces. Ce sacrifice est un don fait à Dieu pour le remercier de ses bienfaits passés et pour implorer de nouvelles bénédic-tions. Ainsi, dès la Genèse, Caïn et Abel offrent un sacrifice pour remercier Dieu de ses bienfaits (Gn 4). Noé fait de même après le déluge (Gn 8.20). Dans la loi mosaïque, le sacrifice appelé sacrifice pacifique (ou «de communion») était souvent un sacrifice d'action de grâces. Suite à la victoire sur les Ammonites (après l'institution de la royauté), Samuel déclare au peuple: «Rendons-nous à Guilgal pour y confirmer la royauté. Là, ils offrirent des sacrifices de communion (pacifiques) devant l'Eternel; et là, Saül et tous les hommes d'Israël se livrèrent à de grandes réjouissances.» (1S 11.15). Remarquons ici que le sacrifice d'action de grâces est toujours une occasion de contacts sociaux. Il se déroule sous le signe de la communauté, dans une atmosphère joyeuse.

b) Au moyen du *chant* (et de la *danse*). Comme pour les sacrifices, le chant était utilisé pour remercier Dieu pour les bienfaits qu'il a accordés, pour les victoires et les délivrances. Immédiatement après la traversée de la Mer Rouge, Moïse et les Israélites chantent à Dieu un cantique de louange et de reconnaissance que toutes les femmes accompagnent avec leur tambourins et en dansant (Ex 15). Parmi les cantiques célèbres, il y a le cantique de Débora (Jg 5), le cantique d'Anne (après la naissance de Samuel, 1S 2.1-1), le cantique d'Ezéchias (Es 38.10-20), le cantique de Marie, de Zacharie, de Siméon. A tout cela, il faut ajouter plus de 30 Psaumes dont l'objet direct est la reconnaissance (9, 18, 21, 30, 34, 40, 46, 48, ...). Ainsi, par le chant, le croyant qui a expérimenté une délivrance accordée par Dieu associe la communauté chrétienne à son action de grâces.

c) Au moyen de *la prière*. L'Evangile montre le Seigneur utilisant la prière pour adresser à Dieu son action de grâces. Ainsi, après la résurrection de Lazare: «Jésus leva les yeux en haut et dit: Père je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé.» (Jn 11.41) L'apôtre Paul fait de même. Alors qu'il approche de Rome, les frères viennent à sa rencontre. «Paul en les voyant rendit grâces à

L'action de grâces

Dieu et reprit courage.» (Ac 28.15) Paul transformera, au commencement de chacune de ses lettres (excepté, l'épître aux Galates), l'usage de la salutation épistolaire en prière d'actions de grâces. Enfin, il recommande vivement que l'action de grâces accompagne la prière de demande. «Persévérez dans la prière, veillez-y avec action de grâces.» (Col 4.2)

Parce que l'action de grâces paulinienne plonge ses racines dans le rappel de l'amour infini de Dieu et de sa fidélité inébranlable, elle ouvre la voie à la prière de demande; elle la prépare, l'éclaire et l'inspire. Dans son livre sur la prière, R.A. Torrey (le docteur-évangéliste) déclare:

«Quand nous nous approchons de Dieu pour solliciter de nouvelles bénédictions, nous ne devrions jamais oublier de le remercier pour les bénédictions déjà reçues. Si l'un quelconque d'entre nous s'arrêtait pour considérer le grand nombre de fois où Dieu a répondu à sa prière et la rareté des cas où il est revenu vers Dieu pour lui rendre grâces, je suis sûr qu'il serait écrasé de honte. Il nous faut être aussi précis en rendant grâces à Dieu que nous le sommes en priant. Nous venons à Dieu avec des demandes précises, mais quand nous lui rendons grâces, c'est de manière vague et générale.» Et il poursuit: «Rendre grâces pour les bienfaits reçus augmente notre foi, nous rend capables de nous approcher de Dieu avec une nouvelle audace et une nouvelle assurance. Nous arrivons à éprouver du fond du cœur qu'il n'y a rien de trop difficile pour Dieu.»⁶

Il est certain que rendre grâces donne de l'assurance et renouvelle notre courage!

d) En *s'offrant lui-même*. Une dernière forme de l'action de grâces: l'offrande de nous-mêmes. Sur la croix, le Christ s'est offert, une fois pour toutes, en sacrifice parfait pour le salut de l'humanité. Depuis ce jour, le chrétien n'a plus à offrir de sacrifice... si ce n'est, le seul accepté par Dieu, faire le don de lui-même. «Offrez vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable.» (Rm 12.1) Réconcilié avec Dieu et pouvant désormais s'en approcher librement, le chrétien offre à Dieu, en sacrifice de reconnaissance, sa personne, tout ce qui lui appartient afin que Dieu l'utilise pour sa gloire. Nous ne pouvons

6. R.A. Torrey, *Comment prier* (Mission Prière et Réveil), 74.

pas, décentrement, adresser à Dieu des cantiques de reconnaissance et de louange, des prières d'action de grâces si nous ne les accompagnons pas de l'offrande de notre temps, de notre argent, de nos différents dons et charismes.

C) Les trois dimensions de l'action de grâces

a) L'action de grâces est *permanente, continue*. La reconnaissance n'est pas un acte occasionnel, passager; elle doit être une disposition foncière et permanente. L'apôtre Paul le rappelle en plusieurs occasions et avec force: «Soyez reconnaissants!» (Col 3.15), « Quoi que vous fassiez... faites tout... en rendant grâce à Dieu le Père.» (Col 3.17), «Rendez toujours grâces pour tout à Dieu le Père.» (Ep 5.20). Il n'y a pas de situation dans laquelle un croyant ne puisse louer son Dieu et lui rendre grâces. Paul, lorsqu'il écrit l'épître aux Colossiens, n'est pas en vacances sur quelque plage de l'Adriatique ou de la Méditerranée... non, il est captif, prisonnier à Rome. Cela ne l'empêche pas de rendre grâces continuellement. Il analyse toutes choses avec les yeux de la foi qui discerne la main de Dieu derrière chaque événement. Il se réjouit même d'avoir à connaître souffrances et privations au nom de l'Evangile de Jésus-Christ. Le Christ, lui-même, avant de se rendre au Mont des Oliviers (Mt 26.30) chante les Psaumes (114-118) (Le grand *Hallel* chanté à la fin du repas pascal). Avant d'avoir à affronter l'ultime tentation, la dernière offensive de l'Ennemi, il chante et rend grâces à Dieu. Il rappelle les grandes délivrances passées, la Mer Rouge qui s'enfuit..., le Jourdain qui recule (Ps. 114). Rappel bienfaisant de la fidélité de Dieu! «En toutes circonstances, dit l'apôtre, rendez grâces; car telle est à notre égard la volonté de Dieu en Christ.» (1Th 5.18)

L'enfant de Dieu croit que son Père veille sur lui et que «toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu» (Rm 8.28). Il sait aussi que si lui-même est infidèle, Dieu demeure fidèle (2Tm 3.13). Ces certitudes-là, ces promesses rendent possible l'action de grâces en toutes occasions. Cependant, veillons, par souci de fidélité au commandement de l'apôtre Paul, à ne pas louer Dieu à tord et à travers. Certes, cette attitude reflète un souci de fidélité (qui est louable), mais il y a exagération et déséquilibre... Quand Paul dit «priez sans cesse», il n'exhorté pas à passer notre vie à genoux, cloîtré dans une chapelle..., il définit plutôt l'attitude fondamentale du chrétien, qui est de tout attendre de Dieu, d'être constamment

L'action de grâces

orienté, tendu vers Dieu, notre Père. De même lorsqu'il dit «soyez toujours joyeux», il n'invite pas à se réjouir devant la souffrance et les maux de l'humanité, mais à avoir cette attitude intérieure qui consiste à garder, en toutes occasions, une paix profonde fondée sur la certitude que rien ne nous séparera de sa main.

Ainsi Paul, en nous exhortant à l'action de grâces permanente, nous invite à une attitude permanente de reconnaissance pour le don qui est au-dessus de tout don: le don parfait de Jésus-Christ, notre Sauveur et Seigneur, en qui nous avons tout pleinement! (Col 2.10) Ne remercions pas aveuglément le Seigneur pour nos difficultés, pour nos maux, pour nos problèmes... qui sont la conséquence directe du péché de l'homme. En revanche, ne cessons pas de rendre grâces parce qu'au sein même de ces difficultés, de ces maux, de ces problèmes, Dieu est là, nous assurant de sa présence, de son secours et de la victoire.

b) L'action de grâces est *communautaire*. Nous avons vu, précédemment, que le sacrifice d'action de grâces revêtait une dimension communautaire. Celui qui offre un sacrifice invitait des amis à partager un repas en présence de Dieu, signe de communion et occasion de joie. La reconnaissance qui remplit le cœur du fidèle le pousse à partager ses sentiments avec des frères en la foi. «Je te célébrerai dans la grande assemblée, Je te louerai au milieu du peuple», dit le psalmiste (35.18). L'action de grâces a une dimension publique. Reconnaissions qu'il n'est pas toujours facile de faire place à l'action de grâces dans nos rassemblements cultuels. Luther a réussi à glisser l'action de grâces dans le culte à un moment où on ne l'attend pas, en faisant de son «credo» un chant d'action de grâces. Pour lui, confesser la foi équivalait à une action de grâces pour les bienfaits reçus. Ainsi la communauté toute entière rendait grâces pour la nourriture que Dieu donne chaque jour, le vêtement, la demeure et toutes les choses nécessaires à l'entretien de cette vie, la protection de Dieu dans tous les dangers.

Il y a, dans le culte communautaire, deux autres occasions de manifester notre action de grâces:

– L'offrande. Le témoignage des Pères de l'Eglise (Justin et Irénée) montrent l'importance qu'avaient, dans l'Eglise des premiers siècles, ces offrandes, signes de reconnaissance.

– La sainte Cène. Rendons à la Cène ce qu'elle est dans son essence même: une «eucharistie», une action de grâces par excellence. La communauté rassemblée autour du pain et du vin rend grâces à Dieu pour le don parfait de Jésus-Christ et pour toutes les bénédictions reçues.

c) Enfin l'action de grâces est *éternelle*. Nelly Beaupère, dans son ouvrage, *St Paul et la joie*, écrit: «L'action de grâces chrétienne paulinienne englobe passé, présent, avenir, s'étend à l'univers entier, est toujours référence à l'éternel et universel mystère de la volonté salvifique de Dieu.» L'action de grâce englobe passé, présent et avenir. En Colossiens 1, Paul donne un exemple saisissant de cette réalité. Il rend grâces à Dieu au sujet des Colossiens, parce que:

v. 6: «Cet Evangile est parvenu chez vous... il porte des fruits depuis le jour où vous avez entendu et connu la grâce de Dieu.» C'est la référence au passé.

v. 4: «Nous avons en effet entendu parler de votre foi en Christ-Jésus et de l'amour que vous avez pour tous les saints.» C'est la référence au présent.

v. 5: «A cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux et que la Parole de vérité, celle de l'Evangile, nous a fait connaître.» C'est la référence au futur, à l'avenir.

Ainsi le passé, le présent et l'avenir sont englobés dans une même action de grâces. L'action de grâces de l'Eglise universelle qui attend le jour où elle pourra s'associer à l'action de grâces des 24 vieillards de l'Apocalypse pour proclamer avec eux: «Nous te rendons grâces, Seigneur Dieu, Tout-Puissant, qui es, et qui étais, d'avoir saisi ta grande puissance et d'avoir établi ton règne.» (Ap 11.17)

COLLOQUE UNIVERSITAIRE 2006

Vendredi 1^{er} à 20h et samedi 2 décembre 2006
à Aix-en-Provence

Thème : «Sacrifice et expiation»

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 28 Euros; solidarité: 40 Euros
Pasteurs et étudiants: 13 Euros
Etudiants en théologie: 10 Euros. Deux ans: 16 Euros
C.C.P.: Marseille 7370 39 U
IBAN FR82 2004 1010 0807 3703 9U02 919
BIC: PSSTFRPPMAR
Périodicité: 5 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

- 7 Euros pour l'année et l'année précédente
- 8 Euros pour les numéros double de l'année en cours et de l'année précédente
- 3 Euros pour les années précédentes

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 9 Euros
C.C.P.: Marseille 7370 39 U.
IBAN FR82 2004 1010 0807 3703 9U02 919
Pour la Belgique, compte postal n° 000-1842588-73

SUISSE La Revue réformée, rue du Bugnon, 43, 1020 Renens
C.C.P.: 10-4488-4
Abonnement: 42 CHF; solidarité: 62 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS: 25 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros (FF), sur une banque en France: tarifs français + 9 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 12 Euros

Envoi *prioritaire*: supplément aux tarifs ci-dessus: 8 Euros ou 12 CHF

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/rr

N° 238 - 2006/3 - JUIN 2006 - 5 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 - Dépôt légal: Décembre 2005

Imp. I.M.E.A.F., 26160 LA-BÉGUDE-DE-MAZENC. Tél. 04 75 90 20 70.
Le directeur de la publication: P. WELLS. Commission paritaire N° 0707 G 81942.



SOLI DEO GLORIA